

W. H. GUITON

Le
**Mouvement de
Pentecôte ”**
(PENTECOTISME)
et
La Bible



ÉDITION DES BONS SEMEURS

56, rue Vauïenargues, PARIS (18^e)

PRIX : 3 fr.,50, port en plus.
Réduction à partir de 10.

AVANT-PROPOS

Il est douloureux pour nous d'avoir à critiquer l'enseignement et les procédés de frères que nous aimons et respectons, de frères qui, avant l'apparition du Pentecôtisme, ont été des prédicateurs fidèles de l'Evangile, des hommes de Réveil. Nous considérons, cependant, comme notre devoir de montrer à ces frères et à ceux qui les suivent, combien leurs nouvelles conceptions, leurs nouvelles méthodes sont erronées et funestes, malgré qu'elles prétendent s'appuyer sur l'autorité des Saintes-Ecritures. Rien n'est plus dangereux qu'une hérésie se donnant comme l'expression parfaite de la Révélation évangélique.

Nous n'attaquons point les personnes, mais les idées qui nous paraissent en opposition avec le merveilleux message du salut de l'âme par la foi en Jésus-Christ, « mort pour nos offenses, ressuscité pour notre justification ». Nous croyons qu'il est aussi coupable d'ajouter à la Bible que de vouloir la mutiler. Il faut respecter la Bible en suivant tout ce qu'elle enseigne, mais aussi rien que ce qu'elle enseigne.

Que Dieu bénisse pour plusieurs cette étude, trop courte à notre gré, que nous avons entreprise dans un esprit d'amour pour ceux qui s'égarent, comme aussi dans un ardent désir de nous laisser conduire par le Livre et par l'Esprit de vérité.

INTRODUCTION

Nous entendons par « Pentecôtisme » le Mouvement dit « de Pentecôte », qui, d'Amérique et d'Angleterre, tend à se répandre en France et en Suisse avec ces trois thèses principales : le chrétien vraiment rempli du Saint-Esprit doit être guéri ou protégé de toute maladie ; il doit posséder le don de guérison ; il doit recevoir le don des langues. Les frères qui répandent cet Evangile, qu'ils appellent « Foursquare Gospel » (l'« Evangile des quatre angles égaux »), déclarent s'appuyer sur l'Ecriture Sainte dont ils proclament la pleine inspiration.

Il y a diverses nuances dans le Pentecôtisme ; l'absolutisme

des uns est moins accentué que celui des autres ; l'accord n'est pas complet sur tous les points. Mais nous étudions ici le mouvement dans son ensemble. Un fait est certain, c'est que tout vrai Pentecôtiste est prêt à répandre le prospectus qui annonce généralement les réunions : « Campagne d'évangélisation et de guérison divine. Le temps des miracles n'est pas passé ». Ce libellé est révélateur d'une conception très précise ; il donne l'impression très nette que l'évangélisation doit toujours être accompagnée de guérisons et que la santé du corps est nécessairement solidaire de la santé de l'âme. Tel est l'un des dangers que nous croyons devoir dénoncer.

Le seul fait d'employer cette 'expression étrange: «Foursquare Gospel » (Evangile des quatre angles égaux) dénote une tendance fâcheuse. La dogmatique chrétienne est présentée sous la forme d'un carré dans chaque angle duquel on lit un mot se rapportant à Jésus. L'angle de gauche en haut donne le mot : « Saviour » (Sauveur) ; celui de gauche, en bas, donne le mot : « Healer » (Guérisseur) ; celui de droite, en haut, porte le mot : « Corning King » (Roi qui vient); enfin, celui de droite, en bas, porte le mot: «Baptiser» (Celui qui baptise). Cette dogmatique géométrique est certainement une nouveauté, une nouveauté qui n'a rien d'apostolique. Les apôtres ne divisaient pas en quatre l'œuvre du Seigneur; ils annonçaient Jésus dans toute la

plénitude de sa Rédemption, dans l'infini de Sa grâce; ils annonçaient les « richesses insondables de Christ », < l'amour de Christ qui dépasse toute connaissance ». S'il fallait énumérer toutes les vertus qui sont en Lui, le chiffre quatre ne serait certes pas suffisant. Les trésors qui sortent de Lui pour nous sont innombrables ; les dons qu'il nous offre sans cesse dépassent le langage de la mathématique. Il est au-dessus de tout chiffre comme Il est au-dessus de tout nom.

Quand Jésus parle de Lui-même, Il ne se divise pas ainsi en quatre spécialités. Il dit : « Le Fils de l'Homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » Quand l'ange annonce à Joseph la naissance du Fils de Dieu, il dit : < Tu Lui donneras le Nom de Jésus, car c'est Lui qui sauvera son peuple de ses péchés. »

En vain, le Principal Jeffreys essaie-t-il, en un article paru dans « The Elim Evangel and Foursquare Revivalist », de prouver que le chiffre quatre apparaît souvent dans la Bible et « qu'il suggère la solidité, la stabilité, l'uniformité ». Il serait facile de chanter aussi les louanges du chiffre trois, du chiffre sept, du chiffre douze.

Le Principal Jeffreys n'est pas l'auteur de la formule « Evangile Foursquare ». C'est, paraît-il, Mrs. Mc. Pherson. Elle raconte (1) que cette formule lui est venue comme une inspiration, au cours d'une réunion, tandis qu'elle parlait à un vaste auditoire. Elle s'écria : « Tout, dans la vie, va par quatre. Il y a le Nord, le Sud, l'Est et l'Ouest. L'homme a deux pieds et deux mains. Les voitures roulent sur quatre roues. Il y a quatre parties dans l'arbre : les racines, le tronc, les branches et les feuilles. Il y a quatre Evangiles : Matthieu, Marc, Luc et Jean, révélant les quatre aspects de la personne de Jésus-Christ... » Tout-à-coup, Mrs. Mc. Pherson s'écria, en étendant les mains : « C'est ici l'Evangile *Foursquare*, » « Aussitôt, dit Mrs. Mc. Pherson, tout l'auditoire se leva et loua le Seigneur. Leurs voix étaient comme le tonnerre ou le tumulte de grandes eaux. » Mrs. Mc. Pherson ajoute : « Jamais auparavant, l'Evangile n'avait été ainsi présenté. » Elle a raison : c'est elle qui a fait la trouvaille. La formule « Foursquare » n'est certainement pas apostolique ; elle est Mc. Phersonnienne.

Fort heureusement pour nous, l'Evangile ne se chiffre pas. Il dépasse tous les nombres et toutes les dimensions, comme il est au-dessus du temps et de l'espace ; il est infini comme il est éternel. . «



(1) « The Bridai Call Foursquare » ; février 1926.

PREMIERE PARTIE

PENTECOTISME ET SANTÉ

A. **Santé et sainteté.** — Examinons, à la lumière de la Bible, la première assertion du Pentecôtisme relative aux signes nécessaires du baptême de l'Esprit. Elle peut se résumer ainsi : le baptême de l'Esprit implique nécessairement, sauf de très rares exceptions, la possession de la santé physique. Citons à ce sujet le Principal Percy G. Parker, collaborateur du Principal Jeffreys en Angleterre. Dans sa brochure intitulée : « What is the Foursquare Gospel ? » (Qu'est-ce que l'Evangile des quatre angles égaux ?), il formule sa thèse en ces termes : « Tous ceux qui se confient entièrement en Dieu, Dieu les préservera de tout accident, guérira leurs maladies et les maintiendra en santé de telle sorte que l'œuvre qu'il leur a confiée pourra être menée à bien. Nous ne repoussons pas les cas exceptionnels où Dieu, pour des raisons révélées, ou non-révélées, permet une certaine mesure de faiblesse physique, mais nous déclarons que les exceptions appartiennent à Dieu et que les principes nous appartiennent. Nous déclarons que le principe de Dieu, c'est une âme rachetée habitant un corps vigoureux. >

Cet absolutisme n'a rien de scripturaire. Sans doute, la Bible abonde en promesses relatives à la sollicitude de Dieu, à sa puissance pour secourir, à sa fidélité, mais elle ne nous autorise nullement à tenir le langage du Principal Parker. Sans doute, nous croyons de toute notre âme à la possibilité pour Dieu de guérir qui Il veut et nous connaissons plusieurs cas de guérison en réponse à la prière ; mais nous n'avons pas le droit de dire que Dieu guérit toujours ses enfants. Il ne les guérit pas tous, puisqu'ils finissent tous par mourir ; or, la plupart des décès sont produits par la maladie. Il ne les guérit pas toujours, car Il a souvent besoin de leurs souffrances pour Sa gloire. Le

ministère de la souffrance tient une grande place dans la Bible, de la souffrance endurée avec patience, dans un esprit de consécration et d'amour. Nous ne disons pas que la souffrance soit rédemptrice, comme le donne à entendre la doctrine romaine, mais nous disons qu'elle est souvent envoyée ou permise par Dieu pour fournir au fidèle l'occasion de mieux affirmer aux yeux de tous l'intensité de sa foi, le désintéressement de son obéissance, la profondeur de son adoration. Il est vrai que l'on peut souffrir moralement sans être malade, mais la maladie est une école parfois très nécessaire de patience et d'humilité, selon la formule de Paul lui-même : « Afin que je ne m'enorgueillisse pas de l'excellence de ces révélations, il m'a été donné une écharde dans la chair, un ange de Satan pour me souffleter et m'empêcher de m'enorgueillir. Trois fois, j'ai prié le Seigneur de l'éloigner de moi. Mais Il m'a dit : ma grâce te suffit, car ma force s'accomplit dans la faiblesse. Je me glorifierai donc bien volontiers dans mes faiblesses, afin que la force de Christ habite en moi. » (II Cor. XII : 9).

On ne nous accusera pas, nous l'espérons, d'exalter la maladie aux dépens de la santé ; il est inutile d'employer beaucoup d'arguments pour montrer l'excellence de la santé ; mais il serait injuste de méconnaître le ministère de la douleur, physique et morale, acceptée dans la soumission et la louange. S'il fallait supprimer le témoignage de tous les malades chrétiens au cours des âges, l'Eglise de Christ se trouverait singulièrement affaiblie. Et qui dira le nombre des conversions authentiques qui se sont produites sur des lits de malades ou de mourants ?

N'est-ce pas l'expérience de beaucoup d'enfants de Dieu dont la vie a été riche en souffrances physiques, souvent en infirmités incurables, mais dont le témoignage a été fidèle et béni. Qui pourrait nier que Dieu se soit servi de la maladie de ses enfants pour les instruire, les former, et tirer Sa gloire de leur patience, de leur soumission, de leurs louanges. Adèle Kamm, clouée au lit pendant plusieurs années, s'écriait : « Je suis tellement occupée à bénir Dieu que je n'ai pas le temps de me plaindre. » Adolphe Monod, sur son lit d'agonie, a dicté ses immortels « Adieux ». Veut-on supprimer la croix de la vie chrétienne ? Serait-ce sage ? Serait-ce bienfaisant pour le disciple et utile pour le Maître ?

Il est faux et funeste de présenter la souffrance physique comme incompatible avec la vie de l'âme et d'associer étroitement la maladie au péché. Sans doute une humanité sans péché aurait été sans infirmité ; sans doute aussi telle maladie peut être la cause de tel péché, mais pas toujours.

Non, ce n'est pas un péché d'être fatigué, accablé de fardeaux, ce n'est pas un péché d'être malade, ni d'être sourd ou aveugle, pas plus que l'on n'est coupable de pleurer quand le cœur est meurtri par des déceptions, des déchirements ou des deuils. Qu'est-ce que le péché ? « C'est la transgression de la loi » > Mais la loi nous ordonne-t-elle de ne pas souffrir ? Elle nous ordonne de ne point haïr. La loi nous ordonne-t-elle d'avoir un corps vigoureux ? Elle nous ordonne d'avoir un cœur aimant. La loi ne nous dit pas : tu seras fort ; elle nous dit : tu seras bon. . . '.

Le Seigneur a guéri les malades, mais Il n'a jamais dit qu'Il était venu pour les guérir. Il est venu pour servir, pour donner Sa vie en rançon pour la rémission des péchés, pour que les brebis aient la vie et qu'elles l'aient en abondance, mais non pour guérir. Paul s'écrie : « C'est une parole certaine et digne d'être reçue avec une entière confiance que Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs dont je suis le premier. » (1 Tim. 1 : 15). Jean s'écrie : « Vous savez que Jésus-Christ a paru pour ôter les péchés ; le Fils de Dieu a paru pour détruire les œuvres du diable ; le Fils de Dieu est venu et Il nous a donné l'intelligence pour que nous connaissions Celui qui est le Véritable. » (1 Jean III : 5, 8 ; V : 20). Tel est le témoignage unanime et constant des apôtres ; jamais ils ne disent ni ne donnent à entendre que Jésus soit venu pour délivrer l'humanité de ses maladies comme de ses iniquités.

Il ne faut pas confondre les conséquences du péché avec le péché lui-même. Le Seigneur ne nous promet pas de nous affranchir des conséquences du péché commis par la race dans son ensemble, ni même des conséquences de nos péchés avant notre conversion. On peut considérer la souffrance sous ses formes diverses comme un résultat du désordre dans lequel se trouve l'humanité ; aussi longtemps que nous sommes sur la terre, tout en étant nés de nouveau, nous sommes forcément atteints par les perturbations que la révolte a provoquées ; nous ne pouvons pas échapper aux atteintes des calamités publiques, des cataclysmes physiques ; nous souffrons, comme tous les hommes, du froid ou de la chaleur ; nous avons, comme tous nos semblables, à nous protéger contre les intempéries et les rigueurs du climat ou des saisons ; nous avons, comme eux, à travailler, à peiner pour nous nourrir, nous vêtir et nous abriter ; enfin, nous ne pouvons pas échapper aux conséquences physiques autant que morales de certaines manifestations de la méchanceté humaine, telles que la guerre, les révolutions, les crises de toutes sortes. Les Pentecôtistes semblent oublier que la terre n'est pas le ciel, que la terre actuelle est chargée d'une accumulation formidable d'iniquités et qu'elle a vu se

dresser la Croix. Il est impossible ici-bas de connaître dans sa plénitude la félicité du ciel où « Dieu Lui-même essuiera toute larme de nos yeux, où la mort ne sera plus, où il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine » (Apoc. 22 : 4). Si l'on veut absolument confondre les conséquences du péché avec le péché même, il n'y a qu'à s'isoler le plus possible de la société humaine ou, mieux encore, qu'à quitter la terre. Or, le Seigneur a dit : « Je ne te prie pas de les ôter du monde, mais de les préserver du mal. » Mais rester dans le monde, c'est nécessairement souffrir d'une situation anormale, et singulièrement tragique.

Que penser de cette déclaration d'un Pentecôtiste notoire : « Vous vous étonnez de mon affirmation que Dieu ne nous veut ni pécheur, ni malade, mais saints et en bonne santé. » Notre Sauveur ne nous a-t-il pas enseignés à prier ainsi : « Notre Père qui es aux cieux, que ton règne vienne, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. » Et le Pentecôtiste ajoute : « Le péché et la maladie ne sont-ils pas exclus du ciel ? » La réponse est facile. Sans doute la maladie est exclue du ciel, mais cela n'implique nullement qu'elle soit exclue de la terre. Dans le ciel, la lumière du soleil n'est plus nécessaire ; en concluons-nous qu'elle n'est pas nécessaire à la terre ? Dans le ciel, il n'y aura plus de disette ; il est dit : « Ils n'auront plus faim, et ils n'auront plus soif », ce qui signifie évidemment que les rachetés dans la gloire n'ont plus besoin de manger ni de boire : en concluons-nous que, sur la terre, nous pouvons nous attendre à vivre sans manger ni boire ?

Précisément, dans l'Oraison dominicale, Jésus nous apprend à dire : « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien. » Il est déraisonnable d'attendre, sur la terre, une vie qui n'est possible que dans le ciel. Encore une fois, la terre n'est pas le ciel ; sans doute, nous sommes appelés à être « citoyens des cieux », mais sur la terre, dans notre corps terrestre, avec ses besoins et ses infirmités. Sans doute, nous pouvons, sur la terre, glorifier et servir Dieu et recevoir de Lui le salut, la délivrance de nos péchés, mais rien ne nous autorise à attendre dès ici-bas la gloire et la félicité du ciel. Nous montrerons plus loin combien l'assimilation de la maladie au péché, de la santé à la sainteté est contraire à la Révélation biblique. A vouloir le ciel avant le ciel, on risque de mal servir la terre et la parole de Pascal n'a rien perdu de sa vérité : à vouloir faire l'ange, on risque de faire la bête.

B. Maladie et rédemption. — Nous croyons de toute notre âme à la puissance de Dieu pour guérir les maladies, avec ou sans intermédiaires humains, quand Il veut et comme Il veut.



Mais nous considérons comme funeste et erronée la thèse, chère au Pentecôtisme, d'après laquelle la guérison physique fait partie intégrante de l'oeuvre rédemptrice.

Voici quelques citations caractéristiques du « Foursquare Gospel ». Dans le journal « L'Ami » (novembre 1932), M. le pasteur S. Delattre écrit : « Il faut arriver à la conviction absolue que Dieu ne nous veut ni pécheurs, ni malades, mais saints

et en bonne santé. Pour acquérir cette conviction inébranlable, il faut se mettre à l'école du Seigneur et y rester... Au fond, tout se résume dans la foi. Pour Dieu, il n'y a point d'impossibilité. Il en est de même pour le croyant. Rien n'est impossible à Dieu et à celui qui croit. »

Dans *le Christianisme au xx^e siècle* (23 mars 1933), M. le pasteur C. Saussine écrit de son côté : « Tant que les Eglises restent impuissantes à ramener les membres qui se perdent, à réveiller les fidèles qui dorment, elles devront accepter à côté d'elles tous les efforts sincères et vrais, accomplis sur le plan biblique, pour la Rédemption des âmes et des corps. »

Dans sa brochure : « *D'aplomb sur la Parole de Dieu* », M. le professeur Dallière fait entendre la même note. Il écrit (p 38) : « Il faut aller jusqu'au bout du christianisme social ; il faut admettre celui que Dieu même a institué, et où le bien des créatures est assuré, sur la base du sacrifice de Jésus-Christ, par la prière exaucée, et, dans certains cas, selon que Dieu le juge bon, par le miracle. »

Du reste, en chacun de ses numéros, *Viens et vois*, le journal officiel du mouvement Foursquare, insère parmi les « Vérités fondamentales des Assemblées de Dieu en France » la déclaration suivante : « La guérison divine : La délivrance de la maladie est assurée par l'expiation. »

Nous sommes ici en face d'un nouveau système de théologie, d'une nouvelle conception de l'œuvre rédemptrice, dont nous ne trouvons pas la moindre trace dans les Epîtres. Les Epîtres, qui sont pourtant le commentaire de la Croix, l'exposé complet du mystère rédempteur, proclament constamment que le Seigneur est mort pour les péchés du monde : jamais les Epîtres ne disent ni ne donnent à entendre que Jésus est mort aussi pour nos maladies.

Les Evangiles ne le disent pas non plus. Le témoignage de Jean-Baptiste au Seigneur est formel : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. » Aucune allusion à la maladie. Quand le Seigneur, à la veille de sa mort, institue la Cène, il donne Lui-même le secret de son sacrifice : « Ceci est mon sang, le sang de l'alliance, qui est répandu pour beaucoup, pour la rémission des péchés. » (Matthieu XXVI : 28). Les Evangiles et les Epîtres présentent toujours la mort du Seigneur comme l'accomplissement du sacrifice pour le péché, préfiguré, dans l'Ancienne Alliance, par l'immolation de l'animal expiatoire ; or, cette immolation n'avait aucun rapport avec la maladie, mais symbolisait la condamnation du pécheur.

Le seul passage qui paraisse donner un certain appui à la thèse « Foursquare » est celui du chapitre VIII v. 16, 17) de saint Matthieu. A supposer que ce passage ait la signification qu'on lui attribue, il serait singulièrement dangereux de bâtir sur ce seul verset toute une théorie de la Rédemption. Mais il suffit

de lire ce passage sans idée préconçue pour comprendre tout l'arbitraire de l'exégèse pentecôtiste. Que dit saint Matthieu :

« Quand le soir fut venu, on lui amena plusieurs démoniaques, et il chassa les esprits par sa parole. Il guérit aussi tous ceux qui étaient malades, de sorte que fut accompli ce qui avait été dit. par Esaïe le prophète : Il a pris lui-même nos infirmités et Il a porté nos maladies. » Il s'agit dans ce récit uniquement de guérisons physiques, nullement de guérisons spirituelles ; rien ne nous autorise à voir dans ces guérisons une œuvre rédemptrice ; la rédemption n'a été accomplie que sur la Croix. Ce n'est pas en guérissant que Jésus expie, mais en mourant ; s'il n'était pas mort, il y aurait eu des guérisons physiques, mais point de rachat pour le péché. Aussi bien Matthieu se garde de citer le verset 5 du chapitre LUI d'Esaïe, le verset qui exprime l'œuvre expiatoire : « Il était blessé pour nos péchés, brisé pour nos iniquités, le châtement qui nous donne la paix est tombé sur lui et c'est paix ; ses meurtrissures que nous sommes guéris. » Quand Jésus guérit les malades, Il se charge en quelque sorte de leur souffrance, physique pour les en délivrer ; mais Il ne meurt pas. Il ne meurt que lorsqu'il porte nos péchés.

Les frères qui déclarent que Jésus est mort pour nos maladies comme pour nos péchés ne se rendent pas compte des conséquences de leur théorie.

Tout d'abord, s'ils sont logiques avec leur système, ils doivent nier l'universalité de l'œuvre rédemptrice, car s'il est vrai que tous les hommes soient coupables, il n'est pas vrai que tous les hommes soient malades.

Ils doivent aussi accorder au corps une valeur égale ou presque égale à celle de l'âme. Péril redoutable ! M. le professeur Dallièr érige cette erreur en dogme ; il va jusqu'à dire : « Le corps est de nature spirituelle, il fait pour ainsi dire partie de l'esprit... L'homme en réalité est un tout indissoluble. La guérison du corps peut être entièrement spirituelle, et c'est bien pour ceja que Jésus l'a pratiquée... Ne serait-ce pas qu'il y a dans les guérisons miraculeuses un contenu spirituel qui risque d'échapper à un jugement superficiel ? C'est ce que nous croyons... » (1)

On reste confondu devant un tel langage. Sans doute, nous respectons le corps, nous ne le méprisons nullement, comme M. Dallièr semble dire que ses contradicteurs le font lorsqu'il s'écrie : « Tout d'abord est-il juste de tenir le corps pour méprisable en lui-même. » Nous savons que le corps est < création de Dieu > et que nous devons < glorifier Dieu dans nos corps > ; nous

(1) .< D'aplomb sur la Parole de Dieu », pp. 35, 36. croyons aussi au corps « spirituel » dans l'Au-delà.. Mais le

corps terrestre n'est point d'ordre spirituel ; s'il est l'instrument de l'esprit, il n'en est que l'instrument. Assimiler si peu que ce soit le corps à l'esprit c'est aller au devant des systèmes païens qui rendent cette assimilation totale et proclament que tout en nous est matière ou que tout en nous est esprit. Toute la Bible établit nettement la distinction entre le domaine corporel et le domaine spirituel. Dès la première page la distinction apparaît évidente : « L'Eternel Dieu forma l'homme de la terre; il souffla dans ses narines un souffle de vie et l'homme devint un être vivant. » (Genèse II : 7). Saint Paul croyait à cette distinction lorsqu'il s'écriait : « Si notre homme extérieur se détruit, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. » (II Corinth. IV : 16) ; saint Jean y croyait aussi, lorsqu'il disait à Gaïus : « Bien-aimé, je souhaite que tu prospères en toutes choses et que la santé de ton corps soit aussi bonne que celle de ton âme. » (III Jean, 2).

M. Dallièrre parle d'un « contenu spirituel » dans les guérisons miraculeuses. Que veut-il dire ? "Veut-il dire que tous les malades guéris par le Seigneur ont été en même temps sauvés de leurs péchés ? Non seulement les Evangiles ne le disent pas, mais à plusieurs reprises ils nous montrent Jésus déplorant l'endurcissement, le matérialisme de ceux qu'il a guéris ou nourris.

C. La maladie et Satan. — Entraînés par une théorie fausse, les « croyants Foursquare » (1) en viennent non seulement à voir un « contenu spirituel » dans la guérison, mais aussi à voir un contenu diabolique dans la maladie. Citons à ce sujet « Viens et Vois » (octobre 1932, p. 136) : « Il y a une chose sur tout qui me remplit de courage, c'est que pendant ces réunions de prière, le samedi, le Saint-Esprit nous dévoile tous les mauvais esprits qui agissent dans les corps des nouveaux convertis, voire même les plus anciens chrétiens, et qui les rendent si souvent malades. Que de fois nous prions sans obtenir de résultat et l'on découvre enfin que ces maladies sont provoquées par des mauvais esprits... Ils sont nombreux ceux qui ne sont pas déliivrés, quoiqu'enfants de Dieu, croyant que c'est une maladie des nerfs qui les tourmente, ou une maladie d'estomac, ou encore une sorte de neurasthénie, alors que ce n'est qu'un mauvais esprit. »

Il est facile de voir à quelles conclusions de telles théories peuvent mener : Le malade ne doit pas faire appel au médecin, aux médicaments, puisque le mauvais esprit est l'auteur de sa maladie ; il doit faire appel à... l'exorciseur ! De plus, si le malade ne guérit pas, c'est qu'il garde un interdit qui permet au

(1) Expression employée par M. Dallièrre (page 35 de sa brochure).

mauvais.esprit de le faire souffrir! Pauvre malade, c'est tou

jours lui qui a tort : Il a tort d'être malade et il a tort de ne pas guérir. Le guérisseur a la part facile. Qui ne voit ce qu'il y a de foncièrement injuste et même de cruel dans un pareil système.

M. le pasteur S. Delattre va jusqu'à écrire : « Il est bon de remarquer que la Parole de Dieu attribue presque toujours la maladie à l'infidélité et à Satan. » (*L'Ami*, avril 1932). Cette déclaration n'est nullement fondée. Sans doute il y a le passage Luc XIII : 10-17 ; sans doute il est question souvent dans les Evangiles de démoniaques, mais ils sont nettement distincts de la foule des « malades ». Précisément le chapitre VIII de Matthieu établit cette distinction : « On lui amena plusieurs démoniaques et il chassa les esprits par Sa parole. Il guérit aussi tous ceux qui étaient malades. » Cette distinction apparaît à plusieurs reprises, en particulier en Marc VI : 13, Matthieu IV : 24, Luc IV : 40, 41. Avons-nous le droit de dire que les « malades » sont des démoniaques alors que les Evangiles disent exactement le contraire ? La petite fille de Jairus, le serviteur du centenier, Lazare, Dorcas, Trophime, étaient-ils dominés par de mauvais esprits lorsqu'ils étaient malades ?

M. S. Delattre donne nettement à entendre que l'obstacle à la guérison, c'est toujours ou presque toujours l'interdit ou le doute, lorsqu'il écrit : « Il ne faut pas douter de la volonté du Sauveur de nous guérir quand nous rompons radicalement avec tout péché et que nous mettons toute notre confiance en Jésus-Christ. » (*L'Ami*, novembre 1932, p. 219). Quel auteur sacré a-t-il jamais tenu ce langage ? N'est-il pas coupable de jeter ainsi le blâme sur les chrétiens qui ne guérissent pas ? Est-il biblique de faire dépendre la santé physique de la santé morale ? Faudra-t-il désormais juger de la sainteté d'un enfant de Dieu par son degré de santé ?

Et que faites-vous de la mort ? Est-ce aussi par manque de foi que les chrétiens meurent ?

Sans doute la maladie peut être le fruit direct du péché ; elle est alors un châtiment. Mais il serait profondément injuste d'ériger des cas particuliers en règle absolue. En quoi, par exemple, les maladies héréditaires, les maladies dont nous apportons les germes en naissant, peuvent-elles nous être imputables ? Que font nos Pentecôtistes de l'épisode de l'aveugle-né ? « Les disciples demandèrent à Jésus : Maître, qui a péché, cet homme, ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? Jésus répondit : *Ce n'est pas* que lui ou ses parents aient péché ; mais c'est *afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui.* »

(Jean VIII : 1-3). Si c'est une* faute d'être malade, il faut déclarer que la santé est une vertu ou que les bien portants sont moins coupables que les débiles. Si nous sommes coupables d'être malades, comment le Seigneur peut-il se solidariser avec

les malades jusqu'à dire : « J'étais malade et vous m'avez visité », ou encore : •« J'étais malade et vous ne m'avez pas visité. > (Matthieu XXV : 36, 48) ?

L'histoire de Job, dans l'Ancien Testament, est là pour montrer qu'il est possible de perdre la santé et tous les biens matériels sans avoir démerité en rien. Nous craignons fort que les « croyants Foursquare » n'aient subi l'influence d'Eliphaz, de Bildad et de Tsophar, les « consolateurs fâcheux » de pénible mémoire.

Quant au Nouveau Testament, il mentionne, sans le moindre blâme, l'écharde en la chair de saint Paul, l'indisposition de Timothée (I Timothée IV : 23), la maladie de Trophime (II Timothée IV : 20) et celle d'Epaphrodite (Philipp. II : 27, 29). A propos d'Epaphrodite, Paul écrit : « Il a été malade et tout près de la mort..., c'est pour l'oeuvre de Christ qu'il a été près de la mort, ayant exposé sa vie pour suppléer aux services que vous ne pouviez me rendre vous-mêmes. > Saint Jean fait allusion au mauvais état de santé de Gaius sans lui faire le moindre reproche (III, Epître 2).

M. Delattre nous oppose le v. 38 du chapitre X des Actes : « Comment Dieu a oint d'Esprit-Saint et de puissance, Jésus de Nazareth, qui allait de lieu en lieu, faisant du bien et guérissant tous ceux qui étaient sous l'empire du diable, car Dieu était avec Lui. » Mais ce verset n'est pas la preuve que toutes les maladies soient l'oeuvre de Satan, ni surtout que les maladies soient des démons qui circulent dans notre corps. Pierre fait ici allusion à la puissance du Seigneur pour guérir ceux qui « étaient sous l'empire du diable », c'est-à-dire les démoniaques. Mais nous avons déjà vu que les Evangiles distinguent très nettement entre les démoniaques et les malades proprement dits. Cette distinction apparaît en particulier dans l'ordre initial donné par le Maître aux douze apôtres : « *Guérissez les malades, ressuscitez les morts, nettoyez les lépreux, chassez les démons.* » (Matthieu X : 8). « Jésus, ayant assemblé les Douze, leur donna puissance et autorité sur *tous les démons* et le pouvoir de guérir *les maladies*. » (Luc IX : 1).

La théorie d'après laquelle les maladies sont le fruit direct de l'action démoniaque aboutit à des pratiques fort étranges, pour ne pas dire scandaleuses. On persuade au malade que les mauvais esprits se promènent dans le corps, sous forme de boules qu'il faut rejeter, au risque de détraquer l'estomac (1).

Le respect dû à nos lecteurs nous empêche de donner ici certains détails dont l'authenticité nous a été garantie par des

(1) M. Scott a dit à l'un de nos amis : « Souvent les démons sortent

par la bouche. Dans ce cas, la sortie du démon peut être accompagnée de vomissements ou de crachats. Une espèce d'étranglement se produit dans la gorge du possédé et il se soulage en crachant. » Nous n'insistons pas sur les mérites de cette nouvelle méthode de sanctification !

témoignages de première source. Parfois, le guérisseur s'efforce,

par la pression sur diverses parties du corps, de faire sortir le démon récalcitrant, non sans de graves inconvénients pour le patient. Un Pentecôtiste notoire a hâté la mort d'un jeune garçon en plongeant la main dans sa gorge afin de faire sortir le démon ; deux jours après, l'enfant est mort. Et qui dira le nombre de morts provoquées par le refus de consulter un docteur, de subir une opération, de prendre un remède qui aurait pu être salutaire ! Tout dernièrement, une jeune fille

qui

se soignait à Leysin et qui était en bonne voie de guérison,

s'est

laissé persuader par un Pentecôtiste qu'elle ne devait plus se soigner, qu'elle était guérie ; quelques semaines après, elle mourait. ,

Détourner un malade d'avoir recours à la science des

méde

cins et aux vertus des remèdes, c'est prendre sur soi une

lourde

responsabilité ; c'est, dans certains cas, conduire le malade à la mort. Il ne convient pas à des chrétiens d'imiter sur ce

point

les méthodes des scientifiques (Christian Science) et de

provoquer,

comme eux, de terribles catastrophes, dont quelques-unes peuvent aboutir à des procès devant les tribunaux. ;

DEUXIEME PARTIE

PENTECOTISME ET DON DE GUÉRISON

A. Les guérisons. — Non seulement le nouvel Evangile proclame la nécessité impérieuse, pour le chrétien, d'être toujours en bonne santé, mais il va jusqu'à présenter le don de guérison comme un signe nécessaire du baptême du Saint-Esprit. Sous le prétexte de vouloir reproduire tous les traits du christianisme

primitif, les Pentecôtistes de toutes nuances nous assurent que tout chrétien, vraiment oint de l'Esprit, doit pouvoir accomplir des miracles dans l'ordre physique.

Remarquons tout d'abord que le don de guérison, dans l'Eglise

primitive, ne fut pas accordé à tous. Quand le Seigneur était sur la terre, ce fut tout d'abord aux douze apôtres qu'il donna le < pouvoir de chasser les esprits impurs et de guérir toute sorte de maladies et d'infirmités > (Matthieu X : 1). Il accorda plus tard un pouvoir du même genre à soixante-dix autres disciples qu'il désigna (Luc X : 1-20). Nulle part, dans les Evangiles,

nous ne voyons que *tous* ses disciples aient reçu cette mission spéciale. De même, dans les Actes, il est question des miracles qui s'accomplissent par le moyen de Pierre, de Jean, de Paul, de Philippe, mais aucun texte ne nous donne le droit d'affirmer

que tous les chrétiens eussent le don de guérison.

Paul déclare de la manière la plus expresse que les dons, les

capacités diverses dérivées de l'Esprit ne sont nullement le privilège de tous. Il dit aux Corinthiens : « Tous sont-ils apôtres ? Tous sont-ils prophètes ? Tous sont-ils docteurs ? Tous font-ils des miracles ? Tous ont-ils les dons de guérison ? Tous parlent-ils en langues inconnues ? » (1 Corinthiens XII : 29-30).

Dans le même chapitre, Paul déclare qu'il y a < diversité de dons, diversité de ministères, diversité d'opérations > (v. 4-6). Il ajoute : « Tout cela est l'oeuvre d'un seul et même Esprit,

qui

distribue ses dons à chacun en particulier, comme il veut. > (v. 11). Au reste, la comparaison que Paul établit ici entre le corps humain et l'Eglise de Christ met en lumière le fait essentiel que chaque membre a sa fonction et ses attributions particulières et que nul ne peut ni ne doit prétendre, à les

posséder

der toutes. Si tous les chrétiens doivent recevoir le don de guérison, tous aussi doivent recevoir les autres capacités, ce qui est contraire à la méthode divine, aux lois de la vie spirituelle et à la nature même de la personnalité humaine.

Il est frappant de constater que le Sermon sur la Montagne ne fait aucune allusion au don de guérison, ni aux autres ministères de ce genre, sauf dans ce passage qui n'a rien de « Pentecôtiste » : < Plusieurs me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur/ n'avons-nous pas prophétisé en ton nom ? et n'avons-nous pas chassé les démons en ton nom ? et n'avons-nous pas fait plusieurs miracles en ton nom ? Alors, je leur dirai ouvertement : Je ne vous ai jamais connus, retirez-vous de moi, vous qui pratiquez l'iniquité ! > (Matthieu VII :

22-23).

Remarquons aussi que la Prière dominicale ne fait aucune allusion à ces spécialités. Nulle part, dans les Epîtres, la

possesse

sion des divers ministères n'est présentée comme indispensable.

Pierre et Jean les passent totalement sous silence ; Paul et Jacques, qui les mentionnent, ne les donnent en aucune manière comme la preuve nécessaire de la présence de l'Esprit.

Les Pentecôtistes tiennent un langage fort imprudent quand ils parlent de guérisons. Ils déclarent guéris ceux qui, séance tenante, se disent guéris. Mais, pour parler sûrement de guérison, il faudrait d'abord • posséder un diagnostic exact de la maladie ; il faudrait aussi attendre au moins quelques jours, voire même quelques semaines, car il ne suffit pas de ne plus souffrir pour être guéri ; bien plus, sous l'influence de fortes émotions, certains signes visibles de troubles physiques peuvent disparaître sans que la cause de ces troubles soit vaincue. Que penser des déclarations telles que celles-ci, tirées de journaux pentecôtistes : « 28 personnes déclarèrent avoir été guéries de paralysie et de la maladie de la moelle épinière ; 68 de cancers et de tumeurs sans espoir, et plus de 150 avaient dit un adieu définitif à des douleurs lancinantes de rhumatismes. > Certes, nous souhaitons que l'adieu soit « définitif », mais rien

ne le prouve. Pour ne parler que des rhumatismes, il est notoire qu'ils sont capricieux et qu'ils sont capables de se faire momentanément oublier pour devenir ensuite, tout à coup, plus « lancinants » que jamais.

En fait, il y a de nombreuses rechutes, ou plutôt de nombreux cas de guérisons supposées, mais non réelles. Qui dira le mal que ces expériences lamentables peuvent faire à la piété des malades déçus et de leurs amis !

Que de guérisons dites « de foi » ont été génératrices d'incrédulité, lorsqu'elles se sont révélées illusoires. On nous a cité le cas d'une malade qui s'est déclarée guérie à la fin d'une réunion pentecôtiste, en Amérique, et qui, le lendemain..., est morte. Près de Clermont, en Auvergne, une dame s'est déclarée guérie de bourdonnements d'oreilles qui ont recommencé... une

heure après la réunion. Dans le Nord de la France, dernièrement, le mari et le frère d'une malade affligée d'un goitre se disputaient au retour de la réunion parce que l'un prétendait que le goitre était resté le même, tandis que l'autre lui trouvait des dimensions plus restreintes !

Les Pentecôtistes parlent de nombreuses guérisons produites au cours de leurs réunions. Nous admettons qu'il y ait des guérisons, mais il s'en produit ailleurs que chez les Pentecôtistes ; il y a des guérisons chez les Scientistes ; il y en a chez les Catholiques romains, à Lourdes et à Lisieux ; il y en a aussi en terre païenne. Et que dire des guérisons qui se produisent chaque jour par milliers dans les hôpitaux, les cliniques, les maisons de santé ? Quel médecin n'a pas à son actif des guérisons remarquables ? Il y a des guérisons parmi les incrédules, les superstitieux et même les idolâtres. Il y a des guérisons par le moyen de remèdes, ou de cures, ou d'opérations.

Quoi qu'il en soit, le fait des guérisons physiques n'est nullement une preuve de vérité spirituelle ; s'il en était ainsi, il faudrait conclure que tous les systèmes religieux, et même les organisations athées, possèdent la vérité, parce que tous ces milieux voient des malades rendus à la santé et comptent des adeptes en pleine vigueur corporelle.

B. L'imitation de Jésus-Christ. — Le don de guérison n'est nullement un signe certain de vie surnaturelle. On peut prophétiser et faire des miracles au nom de Jésus, tout en pratiquant l'iniquité. Des faits regrettables ont, hélas ! montré la vérité de ces paroles. Judas avait prophétisé et fait des miracles. Il y a eu d'autres Judas que lui, à travers l'histoire. Cette notion de la nécessité du don de guérison et de la preuve qu'il est supposé donner de la communion avec Dieu est à l'origine de la redouta

ble hérésie qu'est le Scientisme ; elle est à l'origine de Lourdes et de Lisieux, et de tous les pèlerinages du même genre. Quelle tristesse de constater qu'à l'heure actuelle, des chrétiens sincères, mais momentanément égarés, osent dire que l'imitation de Jésus-Christ implique forcément le don de guérir, jetant ainsi le discrédit sur les Réformateurs, sur presque tous les hommes de Réveil et sur des multitudes innombrables de saints et de saintes qui n'ont jamais eu la moindre guérison miraculeuse à leur actif.

On objectera que le Seigneur faisait des miracles, et que nous

sommes appelés à L'imiter de toutes manières. Mais si l'imitation fidèle du Christ implique la pratique des mêmes miracles, nous devons, comme Lui, guérir toutes les maladies et ressusciter les morts ; nous devons, comme Lui, nourrir la foule avec cinq pains, marcher sur la mer, apaiser la tempête. On oublie ou l'on veut oublier, que tout, en Jésus, est unique, qu'il est le Fils de Dieu, Dieu fait homme, que Ses oeuvres surnaturelles devaient manifester son origine surnaturelle. Or, Ses oeuvres L'ont pleinement glorifié, elles suffisent pour exalter en Lui le Fils venu du Père.

Sans doute le Seigneur a manifesté sa lumière et sa puissance,

et sa parole de vérité a été glorifiée par des miracles. Mais il faut dire bien haut que les miracles de Jésus ont des caractères uniques qui distinguent nettement le Fils Unique et Eternel de Dieu de tous les guérisseurs, quels qu'ils soient ! *Ces miracles sont universels, sans limite ; ils sont instantanés ; ils sont par faits et durables ; enfin et surtout, ils sont le fruit de la foi du malade en Jésus Lui-même.* Aucun guérisseur ne peut se comparer, même de loin, au Roi de gloire ; et d'ailleurs, aucun guérisseur n'a besoin de prouver qu'il est la vérité, puisque Jésus seul est la vérité.

En quoi consiste l'imitation du Maître par le disciple ? Non pas à reproduire tous ses actes, ni toutes ses paroles ; non pas à devenir ses égaux, ni même ses continuateurs ; non pas à être « des christs », prétention insensée qui, sous prétexte de nous élever jusqu'à Lui, Le fait descendre à notre niveau ; mais à suivre son exemple, ou plus exactement à Le suivre pour Lui obéir, à être « comme Lui » par la vie « en Lui ».

Que nous dit-il ? « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive (Matthieu XVI : 24). Et encore : « C'est à ceci que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres » (Jean XIII : 35). Les apôtres font entendre le même langage.

Le Seigneur n'a pas dit : Heureux ceux qui ont le don de



guérison ou tel autre don, mais : < Heureux les débonnaires, les miséricordieux ; heureux ceux qui ont le cœur pur, heureux ceux qui procurent la paix. »

On objecte encore cette déclaration du Seigneur : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera aussi les œuvres que je fais ; il en fera même de plus grandes, parce que je vais au Père. > (Jean XIV : 12) (1).

Ce verset fait partie du discours aux disciples dans la Cham-

(1) M. Donald Gee traduit ici le mot « Œuvres » par « miracles ».

Cette traduction est manifestement tendancieuse. Elle dénature la pensée du Seigneur.

bre Haute ; dans tout ce discours qui remplit trois chapitres, pas une seule fois le mot de miracle ou de guérison n'apparaît. Il est manifeste que tout le discours a pour but d'annoncer le Saint-Esprit, le Consolateur, dont la présence dans le cœur des disciples sera en eux la source de la Vie. Quelles sont ces œuvres ? Celles qui résulteront du départ de Jésus, de son Ascension glorieuse, de sa présence auprès du Père : < Parce que je vais au Père. > Ce sont les œuvres qui seront le fruit direct et nécessaire du Saint-Esprit, de l'économie de la Pentecôte, c'est-à-dire la prédication de l'œuvre rédemptrice, la glorification de cette œuvre ineffable et divine, selon cette formule du verset 13 (chapitre XIV) : < Afin que le Père soit glorifié dans le Fils. » Oui, le chrétien rempli de l'Esprit de Christ, du Christ spirituel, invisible, peut faire plus que le Christ visible, terrestre, car il peut annoncer un salut qui n'était pas alors consommé. Pierre, après la Pentecôte, ne fait pas de plus grands miracles qu'avant ; mais il peut prêcher un Evangile qu'il ne pouvait pas prêcher avant la Croix, avant Pâques, avant l'Ascension. Le disciple fait plus que le Maître, précisément parce que le Maître a achevé son œuvre purificatrice et donne au disciple le message qui ne pouvait être prêt qu'une fois le sacrifice consommé. C'est tellement vrai que, à la fin du chapitre, Jésus présente l'Esprit comme la force qui témoigne, qui rend hommage au Sauveur. « Quand celui-là, l'Esprit de vérité, sera venu, il vous conduira dans toute la vérité... C'est lui qui me glorifiera, parce qu'il prendra de ce qui est à moi et Qu'il vous l'annoncera ; tout ce que le Père a est à moi ; c'est pourquoi j'ai dit qu'il prendra de ce qui est à moi et qu'il vous l'annoncera. » (XVI : 13-15).

Faire des œuvres plus grandes, cela ne signifie pas Le dépasser

dans l'ordre des prodiges ; cela signifie Lui donner une gloire plus grande qu'il ne pouvait se la donner à Lui-même, la gloire du Christ crucifié, ressuscité, glorifié, capable de sauver.

Ici encore, le but du passage est la mise en lumière de la foi en Christ ; celui qui fera de plus grandes œuvres que celles du Christ visible, c'est celui qui croira au Christ invisible. Il dit : « Celui qui croit en moi fera... »

Nul ne peut faire tous les miracles que Jésus a faits ; encore moins de plus grands. Mais tout disciple revêtu de l'Esprit devient un témoin du Christ Sauveur et possède ainsi une puissance que le Christ visible ne pouvait avoir. Ainsi le verset qui nous occupe indique déjà la vraie nature de la puissance donnée aux apôtres le jour de la Pentecôte.

L'étude de la Prière Sacerdotale nous conduit à la même conclusion que celle du discours du Seigneur dans la Chambre-Haute. Ici encore, aucune allusion aux charismes, aux dons spé-

ciaux, mais uniquement à *la vie de l'Esprit dans le cœur des disciples*. Ce que le Fils demande à son Père pour ses disciples, c'est qu'ils soient « gardés », qu'ils « aient en eux la plénitude* de sa joie, qu'ils soient préservés du mal », qu'ils soient « sanctifiés », « rendus parfaits dans l'unité », et surtout qu'ils soient remplis de son amour. L'amour du Père pour le Fils, du Fils pour le Père, va leur être communiqué non pas en passant et parcimonieusement, mais de jour en jour et en abondance, selon cette déclaration de Jésus lui-même : < Et je leur ai fait connaître ton nom et je le leur ferai connaître *afin que V amour* dont tu m'as aimé soit en eux et que je sois moi-même en eux. » (v. 26). Parole ineffable ! L'amour qui unit le Père au Fils de toute éternité, l'amour absolu auquel rien ne manque, et qui n'a point de limite, va pénétrer dans le cœur des apôtres, et les inspirer. Cette grâce est le don suprême, la preuve supérieure à toutes les autres que le christianisme, c'est Christ en nous, puis que c'est son amour en nous.

Jésus Lui-même veut aimer en nous, de cet amour qui constitue l'essence de la divinité. Nous participons vraiment à la nature divine, selon l'expression de saint Pierre, puisque Dieu aime en nous (1) et nous communique quelque chose de ces sentiments qui l'animent de toute éternité. Ce n'est pas peu de chose que de pouvoir aimer comme Dieu Lui-même, que d'avoir communion avec ses perfections éternelles, car Il est éternellement amour. Nous comprenons que les vrais chrétiens soient capables de vrais prodiges d'amour, de prodiges de désintéressement, de bonté, de patience, de sacrifice, puisque le Dieu d'amour aime en eux et par eux. Insistons sur cette parole : « Afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux. » Tel est le but suprême de la Prière sacerdotale, le but de toute l'œuvre rédemptrice, la présence dans nos cœurs de l'amour même de Dieu. Christ en nous, c'est l'amour éternel du Père en nous. Voici le signe nécessaire et suffisant du vrai christianisme, la marque nécessaire et suffisante de la régénération. Quand Jésus s'écrit : « A ceci l'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, que vous vous aimiez les uns les autres », Il fait allusion non pas à un sentiment plus ou moins vague de bienveillance humanitaire, mais à un amour surnaturel, divin, à l'amour qui trouve en Dieu sa source. Si l'amour éternel de Dieu passe en nous et nous inspire, c'est une preuve certaine que nous avons le Saint-Esprit. Nous ne devons pas dire que cette preuve est insuffisante, qu'il faut la compléter par des dons tels que le don des guérisons ou celui des langues. La Prière sacerdotale proclame que l'amour venu de Dieu manifeste notre union avec Dieu, que la présence de cet amour suffit pour prouver Dieu en nous. Quiconque aime comme Dieu, aime en Dieu.

(1) Dieu peut nous accorder des dons sans vivre en nous. M. Donald

Gee a tort de dire que « ces dons sont la vie du Chef de l'Eglise répandue dans ses membres par le Saint-Esprit ». Dieu ne vit en nous que quand Il se donne Lui-même pour aimer eu nous.

Il n'est pas inutile de rappeler ici la distinction établie dans l'Ecriture Sainte entre les dons et le fruit du Saint-Esprit. Les dons, les capacités diverses, les spécialités qui viennent de l'Esprit ont leur utilité, mais n'ont aucun caractère universel, ni constant. Ils ne sont accordés qu'à un certain nombre de disciples, et souvent d'une manière temporaire, et Paul déclare que nul ne les possède tous (I Cor. XII : 29-30). Mais le fruit de l'Esprit est nécessaire à tous et toujours ; or, quel est le fruit de l'Esprit ? « Le fruit (remarquez ce singulier) de l'Esprit, c'est la charité, la joie, la paix, la patience, la bienveillance, la bonté, la fidélité, la douceur, la tempérance. » (Gai. V : 22). Aucune allusion aux dons particuliers. Le fruit de l'Esprit exprimé en ces neuf vertus d'ordre moral, c'est, en un mot, l'amour si admirablement chanté par l'apôtre Paul (I Corinthiens, 13) et dont il dit : « L'amour est l'accomplissement de la loi. » (Romains XIII : 10). Ces neuf vertus sont comme les neuf couleurs d'un merveilleux arc-en-ciel qui a uni la terre au ciel. Toute vie illuminée de ces neuf couleurs, qui en réalité n'en font qu'une, est une vie selon Dieu, quand bien même elle serait dépourvue de certains dons. Il manque tout à celui qui n'aime pas, même s'il fait des prodiges ; il ne manque rien à celui qui aime, même s'il ne fait aucun prodige ; selon la parole de saint Jean : « Dieu est amour et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu demeure en lui (I Jean 4 : 16).

C. L'appel au secours humain. — Le < Foursquare > considère comme un manque de foi l'appel au médecin et aux médicaments. Il proclame que Dieu veut guérir sans aucun intermédiaire humain et que c'est nuire à Sa gloire que d'avoir recours à une autre force que la sienne. C'est là une conception foncièrement erronée et qui, si elle était rigoureusement appliquée, rendrait la vie impossible. Il est clair que, dans l'ordre physique, l'homme ne peut se passer de l'homme. Il nous faut le concours constant de nos semblables pour nous nourrir, nous vêtir, nous loger, nous transporter, nous éclairer. Cette nécessité est voulue de Dieu et nous est imposée par les besoins physiques que Dieu a mis en nous et que nous sommes incapables de satisfaire tout seuls. Cette nécessité est extrêmement bienfaisante puisqu'elle est à la base de la vie sociale, puisqu'elle nous rapproche irrésistiblement de nos frères et nous amène à la confiance, à la reconnaissance en même temps qu'elle nous aide à comprendre notre faiblesse.

S'il est évident que l'appel au secours humain est indispen

sable pour nous maintenir en santé, il n'y a aucune raison pour déclarer coupable ce même appel lorsqu'il s'agit de retrouver la santé perdue. Sans doute Dieu peut- nous guérir sans médecin et sans remède ; mais ce sont les cas exceptionnels. Le devoir pour nous, en cas de maladie, comme en cas de sinistre, est de lancer le S.O.S. C'est glorifier Dieu que d'honorer l'humanité en employant les énergies, les dons, les ressources que Dieu lui a confiées. Finalement, c'est Dieu qui accorde à certains hommes la vocation médicale et les capacités appropriées à cette vocation, l'une des plus nobles de toutes, la plus noble après celle de la prédication évangélique ; c'est Dieu qui dirige la main du chirurgien en ces opérations qui, chaque jour, sauvent la vie d'un grand nombre. C'est Dieu aussi qui rend les remèdes possibles et efficaces en faisant les plantes curatives.

En quoi l'appel au secours humain constitue-t-il un manque de foi en Dieu ? L'exercice de la foi est toujours nécessaire. Est-ce que les parents chrétiens cessent de prier pour leur enfant malade quand le docteur est à son chevet ? Oublions-nous la prière que le Seigneur nous a enseignée : « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien » ? Cette prière disparaît-elle quand nous travaillons pour gagner notre pain ? Cette prière implique-t-elle que le pain nous tombera du ciel et que nous n'aurons plus besoin, si nous avons vraiment la foi, ni du boulanger, ni du meunier, ni du cultivateur qui a semé le blé et soigné l'épi ?

De quel droit vient-on nous dire que la foi en Dieu supprime l'appel à l'homme alors que, dans tous les détails de la vie, le Pentecôtiste, comme tous ses semblables, a recours à l'intervention humaine ?

La prière ne supprime pas plus le recours à l'aide humaine qu'elle ne supprime le travail. Dieu défend-il le travail qui est pourtant un élément humain au premier chef ? Il ne faut pas confondre la foi qui sauve parce qu'elle est l'union intime de l'âme avec le Sauveur avec la foi qui obtient tel ou tel exaucement. La Bible nous montre que l'on peut avoir la seconde sans avoir la première. La foi qui sauve nous rend participant de Christ comme le sarment est participant du Cep ; cette foi est suffisante pour sauver l'âme puisqu'elle nous donne Dieu Lui-même ; cette foi supprime les intermédiaires humains, l'effort humain, car elle nous met en possession de l'amour qui vient de Dieu. Mais la foi qui obtient tel ou tel exaucement peut exister sans l'autre, selon la parole de Paul : « Quand j'aurais toute la foi jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. » (I Corinthiens XIII : 2). Cette foi qui nous accorde les dons, mais sans le Donateur, peut fort bien s'allier à l'appel humain, à l'effort humain, au travail humain. Nous sommes sauvés par grâce, sans les œuvres, mais nous ne sommes pas nourris, ni vêtus, ni abrités par grâce, sans les

œuvres. Ni instruits, non plus : même pour les chrétiens les plus avancés, l'instruction, en particulier, la connaissance des langues étrangères, implique nécessairement l'étude persévérante et souvent laborieuse, les conversations, les voyages. Cependant nous connaissons des Pentecôtstes qui croiraient manquer de foi s'ils ouvraient un livre de grammaire, s'ils sui-

vaient des cours, même de théologie, comme nous en connaissons qui croiraient manquer de foi s'ils portaient des lunettes ou s'ils observaient un traitement médical.

Jamais la Bible ne condamne l'emploi des moyens humains pour la vie physique ou intellectuelle. Elle ne condamne, en particulier, ni l'appel aux médecins, ni l'appel aux remèdes. Luc est appelé par Paul « le médecin bien-aimé ». L'huile et le vin sont présentés à plusieurs reprises comme des médicaments. La femme malade d'une perte de sang n'est point blâmée d'avoir consulté les médecins ; le fait que les médecins ne guérissent pas toujours leurs malades n'est nullement une preuve qu'ils soient -inutiles, ni surtout nuisibles. L'épisode du roi Asa qui « ne chercha pas l'Eternel dans sa maladie, mais eut recours aux médecins » (II Chron. XVI : 12) n'est pas non plus une preuve que le recours aux médecins soit contraire à la volonté divine. Ce qui est reproché à Asa c'est qu'il « n'a pas cherché l'Eternel, même pendant sa maladie » ; sa faute a été d'avoir recours à l'homme sans avoir recours à Dieu, d'autant plus que ces médecins étaient probablement des païens, plus sorciers que docteurs.

Cette parole reste : « Ceux qui se portent mal *ont besoin de médecins.* » (Matthieu IX : 12 ; Marc II : 17 ; Luc V : 31). Cette parole est approbative ; il en découle que les malades ont raison de consulter les médecins puisqu'ils « en ont besoin ». Oui, les médecins et les remèdes répondent à un besoin profond d'une humanité qui souvent « se porte mal », et qui souffre si intensément et de diverses manières de se mal porter.

Il y a de nombreux médecins chrétiens ; dira-t-on qu'ils sont rebelles à Dieu ? Il y a de nombreux hôpitaux, cliniques, dispensaires en champ missionnaire ; dira-t-on que ces œuvres admirables soient le fruit de l'incrédulité ? Le splendide dévouement des médecins, des chirurgiens, chrétiens et non chrétiens, les magnifiques cas de guérison ou d'amélioration sensible qui sont le résultat de leurs soins et de leurs capacités, qu'en font les Pentecôtistes ? Osent-ils condamner tout ce noble et bien faisant labeur ? Ils ne peuvent nier les faits ; or les faits, innombrables et certains, montrent coin-bien Dieu approuve cette noble besogne dont Il se sert pour guérir ou pour apaiser la souffrance. Repousserons-nous ce que Dieu sanctionne si manifestement ? Ce serait jeter le blâme sur Dieu Lui-même.

D. L'exorcisme. — L'une des formes les plus étranges, les plus dangereuses du mouvement de Pentecôte est la pratique de *Yexorcisme*. Sous le prétexte que les apôtres avaient reçu du Seigneur le pouvoir de chasser les démons, nos Pentecôtistes entreprennent de délivrer les démoniaques. Des scènes fort étranges se passent. Voici un cas : Un Pentecôtiste notoire pré

tend faire passer le démon du malade dans un animal. Entrant dans la maison d'un prétendu possédé, il lui demande de faire sortir le chien, car, dit-il, « le démon entrerait en lui après vous avoir quitté »; Le chien s'en va, mais on oublie de mettre dehors le chat ! Alors le Pentecôtiste ordonne au chat, en qui le démon s'est, paraît-il, réfugié, de passer par la fenêtre et de se jeter dans un puits. Le chat obéit et disparaît dans le puits ! Un pasteur très connu, témoin de ces faits, en est émerveillé et conclut à la vérité du *Foirsquare*. — Le même exorciseur Pentecôtiste ne se couche jamais, nous a-t-on dit, sans exorciser sa chambre !

Telles sont les pratiques malsaines, dignes des exorciseurs du Moyen-Age, que les « croyants Foursquare » affectionnent et cherchent à répandre. Il n'est pas étonnant qu'à ce régime plusieurs deviennent neurasthéniques et quelques-uns déments. Certes, nous croyons qu'il y a maintenant encore des démoniaques et que maintenant encore, le Seigneur peut chasser les mauvais esprits. Mais Il n'a pas besoin, pour cette oeuvre surnaturelle, de notre médiation. Nous croyons qu'il y a grand danger à se livrer à des pratiques qui peuvent fort bien n'avoir d'autre résultat que d'user les nerfs, troubler la paix de l'âme et même soumettre l'âme à des influences diaboliques. On peut se mettre en contact avec les démons sous prétexte de les chasser. N'oublions pas que la prétention à l'exorcisme est fréquente au sein du paganisme. Le prédicateur de l'Evangile n'a aucun avantage à ressembler au sorcier et à s'attribuer un pouvoir magique sur les forces infernales. Ici surtout le proverbe est vrai et doit servir de garde à vous : « Il ne faut pas jouer avec le feu. »

Il faut d'ailleurs être très prudent, avant de parler de possession démoniaque. Quelle confiance peut-on avoir dans le jugement d'hommes qui voient l'action satanique dans toutes les maladies ?

Le véritable exorcisme, c'est de prêcher fidèlement le Sauveur, capable de chasser tous les démons et de nous rendre vainqueurs de tous les assauts de Satan.

TROISIEME PARTIE

PENTECOTISME ET RÉVEIL

A. **Les deux Réveils.** — Nous venons de lire plusieurs numéros du journal de M. Scott, « Viens et Vois », et de relire plusieurs articles du journal de M. S. Delattre, « L'Ami » (ces deux journaux se recommandent mutuellement). Nous retirons de cette lecture une profonde impression de tristesse et de crainte. Les frères que nous venons de mentionner, et d'autres avec eux, sont dignes de notre affection et de notre respect, mais nous n'hésitons pas à dire qu'ils nous orientent vers une notion fausse et dangereuse du Réveil.

Le Réveil, le baptême du Saint-Esprit, la vie dans sa plénitude ! Combien ces expériences nous sont précieuses ! Ces expériences, l'histoire des Eglises évangéliques en est pleine, et nous pouvons dire que le présent, comme le passé, nous en fournit de nombreux exemples. Nous avons connu, nous connaissons, des chrétiens authentiques en qui Jésus demeure ; qui sont vraiment remplis de Sa lumière, de Sa paix, de Sa charité ; qui peuvent dire avec saint Paul : « Nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés. »

Mais les théoriciens du nouveau Mouvement (quel que soit le nom qu'on lui donne) viennent nous dire qu'il faut le *fruit* de l'Esprit (Galates V : 22) ne suffit pas, qu'il faut y ajouter les *dons* de l'Esprit ; ils disent ou donnent à entendre que la présence du Saint-Esprit doit se montrer par des révélations, des visions, des intuitions, des émotions étranges, ou même par des harmonies mystérieuses.

Voici quelques citations caractéristiques : « Quand le Saint-Esprit prendra possession de tout votre être comme il a rempli les disciples à la Pentecôte, vous commencerez à glorifier Dieu en langues comme l'Esprit vous donnera de vous exprimer. Il

n'est pas certain que ce soit le don des langues dont on parle dans I Cor. 12, mais vous vous exprimerez en langue étrangère ou parfois en langue céleste que les anges et Dieu seuls peuvent comprendre. > (*Viens et Vois*, février 1933, p. 216 ; article de M. T.-B. Barratt). Citons encore le récit d'une visite en Angle terre : « Je désirais ardemment voir une réunion pour les candidats au baptême du Saint-Esprit... J'avais vu le don des langues, le don d'interprétation, le don de prophétie, le don de guérison et de miracle ; je souhaitais vivement entendre des « chants spirituels ». Cela me fut accordé le vendredi soir. La réunion touchait à sa fin, l'Assemblée chantait, reprit le chœur, puis j'entendis le chant comme en plusieurs parties (ce qui était rare), et lentement je m'aperçus qu'on avait changé de mélodie, ou plutôt c'étaient des mélodies multiples et diverses, toutes également magnifiques et, malgré la grande diversité de voix et de chants, l'harmonie était exquise et céleste ; c'était un concert spirituel dans le vrai sens du mot: Surpris, je regardais et j'écoutais ; c'était si beau que je voulus, moi aussi, chanter ma joie, ma mélodie. C'était si bienfaisant. Le chant spirituel est doux, de *piano* à *pianissimo*, il s'éteint comme s'il se reliait dans le ciel. » (*Viens et Vois*, n° de septembre 1932, signé H. de W.).

H. de Worm, dans ce même numéro de « Viens et Vois », nous donne le récit d'une manifestation du parler en langues : « C'est midi, le repas est prêt, la femme appelle son mari qui travaille au jardin. En attendant qu'il vienne, la bonne ménagère prend vite « Le message de l'Eglise de Pâturage » et se met à lire : « Les conditions pour recevoir le Saint-Esprit... » Elle s'arrête et médite... Elle s'écrie : « Baptise-moi de ton Esprit... » Elle continue à prier ainsi, quand, tout à coup, une douce chaleur l'envahit, une joie ineffable se répand dans son cœur et l'inonde. Sa langue se remue comme par elle-même, la voix monte à la gorge..., et voilà que cette sœur se met à parler en langue inconnue. Sur ces entrefaites, le mari rentre et en entendant sa femme, il est consterné... Le petit garçon, ayant déjà entendu parler du baptême du Saint-Esprit et du phénomène qui l'accompagne, a tout de suite compris, aussi vient-il au secours de son père : « Papa, dit-il, ne t'effraie pas, maman vient de recevoir le baptême du Saint-Esprit et maintenant elle s'exprime en une autre langue ! » Le père le réalise à son tour et en est tout joyeux... Voilà donc le baptême du Saint-Esprit en dehors de toute réunion, sans l'intermédiaire de personne, sans « serre chaude », sans excitation, sans la moindre exaltation... N'est-ce pas merveilleux ! C'est tout simplement divin ! » (page 117).

De tels récits nous inquiètent au lieu de nous réjouir. N'est-il

pas extrêmement dangereux d'associer ces phénomènes d'ordre physique à l'action du Saint-Esprit sur l'âme humaine ? Il faut

plaindre ce jeune garçon à qui Pou a enseigné que le -baptême du Saint-Esprit est toujours accompagné d'un phénomène de ce genre.

Ces paroles inintelligibles, ces mélodies dites divines, ces « concerts spirituels », séraphiques, ne sont nullement des signes de la présence de PEspirit ; ils peuvent avoir des origines purement physiques et, en certains cas (faut-il le dire ?) démoniaques. Mais même si ces phénomènes sont spontanés, expression physique, loyale, d'expérience spirituelle authentique, ils ne sauraient être donnés comme des preuves convaincantes ni surtout nécessaires de l'action divine.

Combien est grande notre tristesse de voir des hommes de la valeur du pasteur C. Saussine, écrire des articles tels que celui dont nous allons donner maintenant une citation caractéristique. Il s'agit de l'article intitulé : « Saint-Esprit et Réveil », paru dans le « Christianisme au xx^e siècle », en 1932, et reproduit dans « L'Ami » (février 1933). Nous donnons la parole à M. Saussine : « A propos du Réveil qui éclata aux Indes, au début de ce siècle, le D^r Schoffield a confirmé tout ce que j'ai déjà cité par ces lignes : « Nous devons comprendre une chose, c'est que depuis la Pentecôte, le travail soudain et direct de PEspirit de Dieu sur les âmes a toujours été accompagné de manifestations plus ou moins anormales. » M. Saussine ajoute : « Tous les grands Réveils au cours desquels le Saint-Esprit à nouveau est descendu du ciel comme aux jours de la première Pentecôte, ont évoqué des émotions, des secousses profondes du sentiment avec certaines extériorisations parfois un peu étranges, et, de ce fait, ils ont été incompris pour certains et souvent jugés avec une sévérité extrême. » M. Saussine termine son article en exprimant la crainte que le Réveil de l'avenir ne soit « plus moral que spirituel ».

Certes, nous ne songeons nullement à critiquer, à supprimer l'émotion religieuse en ce qu'elle a de légitime, dans la mesure où elle est le résultat de la joie profonde que donne PEspirit ; mais nous croyons qu'il est funeste de mettre l'accent sur les manifestations anormales d'excitation physique qui ont accompagné certains réveils et qui, en définitive, ont été pour eux un danger bien plutôt qu'une force. Lisez les « Discours » et les « Nouveaux Discours » de Finney sur les Réveils. Sauf erreur, il n'y fait aucune allusion à l'utilité de ces manifestations, aucune allusion à la nécessité du prétendu don des langues ou autres dons de ce genre.

Nous avons sous les yeux la « Vie de Wesley », par Matthieu Lelièvre. Voici une page qui mérite d'être reproduite. Matthieu Lelièvre vient de parler de fortes émotions physiques qui s'em



paraient parfois des hommes convaincus de péché, mais ces commotions n'ont rien de commun avec le parler en langues ou avec les « concerts spirituels ». Matthieu Lelièvre ajoute :



« Ajoutons cependant que des cas aussi extraordinaires que ce dernier furent très rares, même dans les débuts du ministère de Wesley. Ce qui ne l'était pas, à cette époque, c'était de voir ces prédications interrompues par l'émotion de l'Assemblée et sa voix couverte par les gémissements des pénitents. Plus tard, les scènes se reproduisirent moins souvent, Wesley enregistre soigneusement dans son journal les faits de la nature de ceux que nous venons de rapporter ; mais ce n'est qu'avec une extrême réserve qu'il tente de les expliquer. Bien loin de faire de la crise physique un élément essentiel de la conversion, comme on l'a affirmé sans preuves, il y voit, soit une manifestation de l'esprit malin, soit un simple contre-coup extérieur d'un travail intérieur profond. Aussi se gardait-il d'encourager et surtout de provoquer ses effets physiques. Sa prédication n'avait rien qui pût enflammer l'imagination : toujours sobre et calme, elle puisait sa force non dans l'exagération, mais dans l'affirmation de la vérité (1). »

Quand Wesley décrit le magnifique réveil de sanctification qui se produisit en Angleterre vers 1760, il ne parle pas de guérisons physiques, ni de visions, de don des langues, ni d'harmonies étranges, ni d'imposition des mains sur les « candidats au baptême du Saint-Esprit », mais il exalte l'œuvre de transformation morale produite par le Seigneur dans les cœurs et dans les vies. Il dit : « Beaucoup de personnes, à Londres, à Bristol, à York, et dans diverses parties de l'Angleterre et de l'Irlande, ont éprouvé un changement si profond et si radical que l'idée même ne leur en était jamais entrée dans l'esprit auparavant. A la suite d'une conviction profonde de leur péché intérieur et de leur déchéance totale devant Dieu, elles ont été tellement remplies de foi et d'amour (généralement dans un instant) que le péché a disparu et qu'elles se sont trouvées depuis ce moment délivrées de l'orgueil, de l'envie, de l'incrédulité. Elles ont pu se réjouir de plus en plus, prier sans cesse et rendre grâce en toute chose... C'est une œuvre glorieuse de Dieu. »

Cette œuvre glorieuse de Dieu, cette œuvre de salut total, c'est le Réveil. Tel est le Réveil qu'il nous faut, le Réveil qui est aussi moral que spirituel. Il n'y a point de Réveil moral qui ne soit spirituel, il n'y a point de Réveil spirituel qui ne soit moral. Tout Réveil digne de ce nom est à la fois moral et spirituel ; *le Réveil, c'est Christ en nous.*

Les partisans du Mouvement s'efforcent de le présenter comme la continuation des grands Réveils du passé. M. le professeur Dallière va jusqu'à écrire : « Le « Foursquare » est aujourd'hui, par son message de la nouvelle naissance, l'héritier direct de Wesley, de Finney ou de Spurgeon », mais de telles déclarations sont contredites par l'histoire. Le « Foursquare »

(1) Matthieu LELIÈVRE. — *John Wesley*, p. 112 (4^e édition, 1922).
ne prêche pas que la nouvelle naissance ; en tant que mouvement de guérison et de glossolie, il est en profond désaccord avec renseignement et les méthodes de Wesley, Spurgeon et de tant d'autres avec eux.

Jamais Wesley n'a associé le don des langues au baptême de l'Esprit ou la santé physique à l'œuvre de la rédemption. Wesley a combattu par avance le Pentecôtisme de bien des manières, en particulier dans son sermon sur l'Exaltation (*The nature of enthusiasm*), qui a déjà été traduit en français. Mais voici de lui un message que nos Pentecôtistes de toutes nuances feront bien de méditer : « L'amour est le plus excellent don de Dieu. Toutes les visions et les révélations ne sont rien comparées à l'amour chrétien, à un amour humble, doux, patient... Le ciel des deux, c'est l'amour. Il n'y a rien de plus élevé dans la religion ; et, en réalité, la religion n'est rien d'autre que l'amour. Si vous recherchez autre chose qu'un plus haut degré d'amour, vous vous éloignez complètement du but ; vous sortez du chemin royal. > Ces citations sont extraites de « L'Exposition de la Perfection chrétienne », par Wesley, étude admirable sur la vie sainte qui ne contient pas la moindre allusion ni à la guérison physique, ni au don des langues.

Au témoignage de Wesley, nous pourrions ajouter celui de Finney, Moody, Andrew Murray, Ch. Bahut, E. Bersier, A. Vinet, sans parler des Réformateurs. Nous ne trouvons pas la moindre trace de Pentecôtisme dans leurs ouvrages, ni dans leur ministère. Les théologiens évangéliques qui ont été l'honneur du Protestantisme depuis la Réforme n'ont jamais dit ni donné à entendre que la guérison physique et le parler en langues fussent des signes nécessaires ni même des signes certains de la présence de l'Esprit dans l'âme croyante. Le plus grand évangéliste des temps modernes, Gipsy Smith, que nous avons eu le privilège d'entendre dernièrement à Paris, n'a rien non plus de pentecôtiste. Il ne fait aucun appel à ces signes dont M. Scott fait tant de cas. Gipsy Smith n'est ni un guérisseur, ni un glossolale, mais un prédicateur fidèle du vrai baptême de l'Esprit, manifesté par « la justice, la paix, la joie » (Romains XIV : 17).

Nous ne croyons pas non plus que l'on puisse dire que le mouvement actuel soit la « reproduction du Réveil du Pays de Galles en 1905 ». Nous n'avons pas souvenir que M. Evan Roberts, ni ses collaborateurs, se soient donnés comme guérisseurs et glossolales. En réalité, ni la Réforme, ni le Réveil méthodiste au xvm^e siècle, ni les réveils qui se rattachent aux noms de Finney, Moody, Torrey, Gipsy Smith, ne sauraient être assimilés au « mouvement de Pentecôte ».

En 1864 a paru en France la traduction (1) d'un livre qui n'a

T <1?. «i La langue de feu » î traduction de Philippe Guiton et de L. Abelous, pasteurs (Paris, 1864).

rien perdu de sa valeur : « *La langue de feu* », par William Arthur. Ce livre fait autorité sur le sujet qui nous occupe. Nous avons relevé dans ce livre de nombreuses déclarations qui attestent que les guérisons et le parler en langues ne sont nullement nécessaires ni permanents ; que seule l'action de l'Esprit dans l'âme est d'ordre constant et indispensable. Voici quelques-unes de ces déclarations qui nous serviront de conclusion.

« Une puissance qui purifie le cœur et qui produit une vie sainte : voilà la puissance du Saint-Esprit. » (p. 70). « Le relèvement de notre nature déchue, la création d'un nouvel homme à l'image de Dieu... : c'est là l'éternelle gloire de l'Evangile ; c'est là un signe perpétuel de sa puissance qui ne disparaîtra jamais ! » (p. 78). « L'effusion du Saint-Esprit, le jour de la Pentecôte, fut une source d'immenses bienfaits pour l'Eglise chrétienne. Mais parmi ces bienfaits, nous ne pouvons ranger la flamme céleste qui, dans la chambre haute de Jérusalem, resplendit sur la tête des apôtres et imprima sur leurs fronts le sceau de leur pouvoir. Comme le feu du Sinaï signala l'inauguration de l'économie mosaïque, le miracle de la Pentecôte marqua d'une manière solennelle l'établissement de l'Eglise chrétienne, cette nouvelle dispensation de la Providence. Ce miracle ne s'est plus reproduit et on en chercherait en vain le renouvellement dans le cours de l'histoire. Le « don des langues » qui l'accompagnait, ne saurait être regardé comme un privilège constant de l'Eglise chrétienne, même flans le siècle apostolique. Le livre des Actes des Apôtres parle deux fois encore de ce don extraordinaire... Mais, sauf ces deux cas qui n'ont pourtant pas le caractère spécial du miracle de la Pentecôte, nous ne voyons pas que les conversions, opérées par les apôtres, aient été suivies du don des langues. » (p. 102). « De la justice, de la paix et de la joie, et des autres fruits perpétuels du Saint-Esprit. » (p. 125). « Quiconque s'amende et croit au nom de Jésus-Christ est admis au bénéfice de la promesse, dont l'accomplissement rendait les chrétiens si saints et si heureux. La flamme, les langues, les signes extérieurs, n'étaient pas la grâce de l'Esprit qui garantit le salut. Cette grâce se trouvait dans l'âme de l'homme et se manifestait par la « nouvelle naissance ». C'est elle qui agit dans les chrétiens de nos jours et constitue leur ressemblance avec ceux des temps passés. Dans le siècle apostolique, sans cette grâce, on aurait pu parler « la langue des anges et celle des hommes », sans être pour cela de vrais disciples de Jésus. De nos jours, avec cette grâce, quoi qu'il n'y ait plus de miracles ni de langues étrangères, nous sommes de vrais disciples du Sauveur, car « tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont enfants de Dieu ». Les dons

miraculeux n'étaient pas l'essence du vrai christianisme ; ils n'en étaient que les accessoires. Tout ce qui est essentiel à la piété a été conservé intact, et nous pouvons l'obtenir aussi facilement que les premiers chrétiens. » (p. 137). « L'apôtre ne mentionne aucun don miraculeux comme indispensable à la constitution de l'Eglise. » (p. 141).

B. Le don des langues. — C'est une œuvre néfaste que d'orienter les Eglises vers une fausse conception du baptême de l'Esprit. MM. Scott et de Perrot donnent comme un signe nécessaire et certain de la possession de l'Esprit le don des langues. Nous citons encore la Déclaration de foi de « Viens et Vois » (N° 6) : « Le baptême du Saint-Esprit dont le signe initial est de parler en langues. » Ceci surtout est faux et dangereux. La Bible ne nous donne nullement le droit d'associer le « parler en langues » au baptême du Saint-Esprit. En réalité, le « parler en langues » n'est mentionné que trois fois dans le livre des Actes et encore ne faut-il pas confondre le parler en langues connues du jour de la Pentecôte (II : 6) avec le parler en langues inconnues. Paul ne fait allusion au parler en langues inconnues que dans la 1^{re} Epître aux Corinthiens. Ni Pierre, ni Jacques, ni Jean n'y font la moindre allusion.

Lo récit de la Pentecôte mentionne la capacité donnée par l'Esprit, aux apôtres, de se faire comprendre de tous les Juifs venus à Jérusalem. La foule s'écrie : « Nous les entendons parler dans nos langues de choses magnifiques de Dieu (Actes II : 11). Il s'agit ici de langues *connues*. Cette capacité mystérieuse fut sans doute momentanée, car il n'en est plus fait mention dans le Nouveau Testament.

Le parler en langues *inconnues*, mentionné par Paul dans la première épître aux Corinthiens, est un tout autre don. Paul ne le définit pas, mais il indique clairement que ce don a pour objet Dieu Lui-même, et non l'Eglise ; celui qui le possède s'exprime d'une manière incompréhensible pour ses frères : « Celui qui parle en langue inconnue ne parle pas aux hommes, *mais à Dieu, puisque personne ne le comprend, c'est en Esprit qu'il prononce des paroles mystérieuses.* » (I Corinthiens XIV : 2). Il s'agit donc d'un entretien ineffable de l'âme croyante avec Dieu, d'un pouvoir donné au croyant d'exprimer des sentiments particulièrement intenses en un langage que Dieu seul comprend ; ce n'est pas un don d'ordre social, mais d'ordre privé, intime et nullement indispensable. Loin de le présenter comme un signe nécessaire de la présence de l'Esprit, Paul recommande d'en user avec sagesse et consacre tout un passage du chapitre XIV (6 à 19) à montrer l'imperfection de cette capacité par rapport à la prédication, à l'exhortation. Il demande que le parler en langues soit interprété pour qu'il puisse être utile à tous. Il conclut en disant : « Puisque vous

désirez avec ardeur les dons spirituels, cherchez à en avoir abondamment *pour l'édification de l'Eglise*. >, et encore : « Je préfère prononcer dans l'Eglise cinq paroles avec toute mon intelligence, afin d'instruire aussi les autres, que dix mille paroles en langue inconnue. > (v. 19).

Nos Pentecôtistes ne paraissent pas avoir lu ce chapitre. Ils se réunissent certains jours, à heure fixe, pour s'encourager mutuellement à prononcer des sons bizarres qui donnent une impression très pénible aux auditeurs et aux passants. En Chine, ils commencent par prier à haute voix tous ensemble ; peu à peu, cette cacophonie les excite et ils en arrivent, disent-ils, à parler en langues.

Est-ce l'œuvre de l'Esprit ? Il y a lieu d'en douter. Des phénomènes de ce genre se produisent assez souvent dans les sectes païennes et chez les Spirites. Si vraiment c'était l'Esprit, nos frères n'auraient pas l'audace de dire, comme beaucoup le font, que cette manifestation est l'un des signes nécessaires de la soumission à l'Esprit, comme l'est aussi, d'après eux, la santé physique et le don de guérison. Non, l'Esprit n'est pas responsable de telles aberrations. Non, l'Esprit, le Saint-Esprit n'exalte pas les manifestations d'ordre physique, mais bien plutôt les prodiges de la vie sainte, de la vie nouvelle. Non, l'Esprit, l'Esprit d'amour et de paix, ne pousse jamais ceux qui le reçoivent à cet absolutisme qui jette la discorde entre les chrétiens fidèles, qui se croit le droit de critiquer ceux que Dieu approuve, de condamner ceux que Dieu bénit. Est-ce par l'Esprit de Dieu que les hommes de Dieu sont dénoncés comme incrédules et rebelles, uniquement parce qu'ils ne prétendent pas posséder le don de guérison et le don des langues !

En quels temps vivons-nous qu'il faille se défendre contre un tel fanatisme et que l'œuvre de la Grâce soit ainsi dénaturée !

Nulle part dans le Nouveau Testament, le don des langues n'est présenté comme un signe nécessaire du baptême de l'Esprit. La plupart des récits de réveil ou de conversion du livre des Actes n'y font aucune allusion. Au reste, le don des langues n'est nullement un signe de sainteté. La seule Eglise mentionnée dans les Epîtres de Paul comme possédant ce don, celle de Corinthe, est loin d'être un modèle ; cette Eglise est troublée par de graves divisions et des scandales. La parole du Seigneur à ceux qui font état des dons miraculeux qu'ils possèdent (Matthieu VII : 22, 23), montre clairement qu'il est possible de posséder ces dons tout en étant « ouvrier d'iniquité ». Le début du chapitre XIII de la première Epître aux Corinthiens montre aussi qu'il est possible d'avoir le don des langues (v. 1), le don de prophétie, le don de connaissance, le don de foi (v. 2), et même le don de secourir jusqu'au sacrifice total (v. 3) sans

avoir la charité. Il est manifeste que les trois premiers versets du chapitre XIII sont comme une réplique aux trois derniers versets du chapitre XII. Il est possible de posséder les charismes de l'Esprit sans avoir l'Esprit Lui-même, et de n'être ainsi « rien », rien qu'un < airain qui résonne ou une-cymbale qui retentit >. Le chapitre XIII, l'hymne à la charité, est un document antipentecôtiste au premier chef.

Comment peut-on donner comme un signe certain du baptême de l'Esprit-Saint un don qui, de l'aveu même des Pentecôtistes, peut s'allier à une vie inconséquente (1) ? Comment une vie non-sainte peut-elle être un signe de la présence en nous de l'Esprit-Saint ? N'est-ce pas outrager l'Esprit-Saint que de l'associer en une mesure à la souillure ?

C. Les signes de la Pentecôte. — Ces signes extérieurs de l'action du Saint-Esprit au jour de la Pentecôte, étaient nécessaires alors pour bien marquer le point de départ d'une ère nouvelle ; pour convaincre *immédiatement*, le jour même, les disciples et la foule qu'un événement prodigieux s'accomplissait, que Dieu agissait d'une manière extraordinaire, que c'était bien Lui qui agissait. N'oublions pas que les disciples n'avaient pas encore pu montrer dans leur vie le changement qui se produisait en eux ; que la foule, assemblée sur la place publique de Jérusalem, ne savait encore rien de l'œuvre de l'Esprit. Il fallait, le jour même, séance tenante, des preuves irrésistibles, saisissantes, de l'intervention divine.

Les preuves furent diverses ; un bruit soudain venu du ciel, « pareil à celui d'un vent qui souffle avec impétuosité et qui remplit toute la maison où les disciples étaient assis » ; des langues, « séparées les unes des autres, qui étaient comme des langues de feu, et qui se posèrent sur chacun d'eux » ; et sur tout la capacité donnée aux disciples de parler en d'autres langues que leur langue maternelle, de telle sorte que chacun dans la foule « les entendait parler sa propre langue ».

Ces phénomènes furent utiles et efficaces en ce sens qu'ils donnèrent aux disciples la certitude qu'une force divine, extérieure à eux, s'emparait de leur être tout entier et qu'ils n'étaient point les jouets d'une illusion ou d'une auto-suggestion. Ces phénomènes furent aussi utiles et efficaces en ce sens qu'ils provoquèrent, dans la foule, un vif sentiment d'étonnement, de respect, d'admiration.

Mais ces signes ne sont nullement indispensables, *après la Pentecôte*. Il est frappant de remarquer qu'ils ne se sont plus reproduits, du moins le livre des Actes ne les mentionne que ce jour-là. Il n'est plus question, après la Pentecôte, ni du bruit venu du ciel, ni des langues de feu, ni même du parler en langues connues. Sans doute, la première Epître aux Corinthiens

fait allusion au parler en langues, mais il s'agit alors du parler en langues inconnues, nécessitant une interprétation, phéno-

(1) M. Donald Gee intitule ainsi l'un des chapitres de son livre sur les « Dons spirituels » : « Les dons spirituels et le manque de sanctification ».

mène nettement distinct du don accordé aux disciples le jour même de la Pentecôte, et grâce auquel la foule s'écriait : « Tous ces gens-là qui parlent, ne sont-ils pas des Galiléens ? Comment donc les entendons-nous parler *chacun la propre langue du pays où nous sommes nés* ? » (v. 7).

Il est bien certain que ces signes particuliers au jour même de la Pentecôte n'ont aucun caractère de permanence ni encore moins d'obligation, C'est se tromper gravement que de présenter ces signes, ou d'autres du même genre, comme des dons nécessaires de l'Esprit. Ce qui importe, ce qui est toujours nécessaire et nécessaire à tous, ce ne sont pas les phénomènes d'ordre physique qui accompagnèrent le don du Saint-Esprit, •mais c'est le Saint-Esprit Lui-même, c'est l'accomplissement même de la promesse.

D. Le baptême du Saint-Esprit. — L'une des thèses caractéristiques du *Foursquare* est la distinction entre la nouvelle naissance et le baptême du Saint-Esprit. Cette distinction est à la base de tout le système. Est-elle biblique ? En aucune manière. Ici encore, quelques textes sont cités, niais d'autres sont soigneusement écartés car ils contredisent manifestement l'Evangile carré, bien plus précieux que l'Evangile lui-même ! Voici ce que dit le *Foursquare* : On peut être né de nouveau sans avoir reçu le baptême du Saint-Esprit ; ce baptême est tout autre chose que la rémission des péchés et la transformation produite par la Grâce dans le caractère ; ce baptême se montre par des signes particuliers, tels que le don de guérison et le don des langues ou le don de « discernement des esprits », et quiconque n'a pas reçu ces dons n'a pas reçu le baptême.

Ce résumé de la doctrine *Foursquare* est fidèle. Nous pourrions l'appuyer sur de nombreuses déclarations, écrites ou verbales. Pour maintenir ces affirmations, on tord les textes, on leur fait dire ce qu'ils ne disent nullement. On présente les cent vingt disciples dans la Chambre-Haute comme depuis longtemps nés de nouveau, et la Pentecôte apparaît alors comme le baptême de l'Esprit qui couronne l'expérience chrétienne en s'en distinguant nettement ; mais nulle part, *dans les Evangiles*, il n'est dit que les disciples fussent nés de nouveau ; cela n'est pas même dit des apôtres et nous voyons à plusieurs reprises combien ils sont loin d'avoir passé par la glorieuse expérience

de la vie nouvelle. Le Seigneur va jusqu'à dire à Pierre : « Toi donc, *quand tu seras converti*, affermis tes frères. > (Luc XXII : 32). Les Evangiles nous parlent d'un très grand nombre de < disciples >, « d'une multitude de disciples > (Luc XIX : 37), mais jamais ils ne disent ni ne donnent à entendre que ces disciples fussent des régénérés. Le terme « disciple > dérive, en grec, d'un verbe qui signifie apprendre, se mettre à l'école. Dans les Evangiles, comme aussi dans les Actes, le disciple est



un élève. Il est à remarquer que ce terme n'apparaît pas dans les Epîtres ; les apôtres parlant à des chrétiens, à des nés de nouveau, ne les appellent jamais disciples (1), mais « saints, frères, bien-aimés ».

Cette remarque nous permet de démasquer l'erreur pentecôtiste. En réalité, le jour de la Pentecôte a été, pour les cent vingt qui ont reçu le Saint-Esprit, *le jour de leur nouvelle naissance*. Ainsi s'accomplissait la parole de Jean-Baptiste : < Moi, je vous baptise d'eau ; lui vous baptisera d'Esprit-Saint. > Il est bien évident que cette expression : « Il vous baptisera d'Esprit-Saint » désigne l'œuvre de la vie nouvelle dans l'âme qui accepte l'Esprit. C'est parce qu'il baptise d'Esprit-Saint que Jésus est capable de régénérer. C'est l'enseignement du chapitre III de saint Jean : « Ce qui est né d'Esprit est esprit. Ne t'étonne point de ce que je t'ai dit : Il faut que vous naissiez de nouveau. Le vent souffle où il veut et tu entends le bruit ; mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va. Il en est de même de tout homme qui *est né de l'Esprit*. » (Jean III : 6-8). Nos Pentecôtistes semblent oublier cette parole du Seigneur : « Né de l'Esprit ». Il est certain que la vie nouvelle est la vie de l'Esprit, le vrai baptême du Saint-Esprit. Dans son discours de la Chambre-Haute* concernant l'Esprit, le Consolateur, le Seigneur n'établit aucune distinction entre l'effusion de l'Esprit qui fait vivre et le baptême de l'Esprit. Qu'est-ce que la vie nouvelle si ce n'est l'Esprit envahissant, remplissant le cœur qui accepte ? Le cœur peut-il être rempli de vie s'il n'est rempli de l'Esprit ? Qui dit plénitude de vie, dit plénitude de l'Esprit.

A

Il faut insister sur l'erreur de l'exégèse Pentecôtiste qui, pour soutenir sa thèse, affirme que les disciples étaient régénérés *avant* la Pentecôte. Nous sommes ici au centre même du Pentecôtisme, nous touchons au fondement de l'édifice ; le fondement n'est rien moins que solide.

Dans sa brochure « The need of the Hour » (Le besoin de l'heure présente), résumé de son livre sur « Le Baptême du Saint-Esprit » (What is the Baptism in the Holy Ghost ?), M. le principal Percy Parker a un chapitre intitulé : « Déclaration sensationnelle. » Voici cette déclaration : « *U est possible d'être sauvé sans avoir reçu le baptême du Saint-Esprit.* » M. Percy Parker a raison d'appeler « sensationnelle » (startling), cette affirmation qu'aucun Réformateur, qu'aucun homme de Réveil n'a osé émettre jusqu'à présent, pour la simple raison qu'elle est

(1) Il est vrai que nos versions emploient le terme « disciple » au chapitre 1^{er} de la 1^{re} Epître aux Corinthiens, mais ce terme n'apparaît pas dans le grec, qui se lit ainsi : « Moi, je suis de Paul, d'Apollos,

de Céphas, de Christ. » Etre de Paul, cela veut dire être à l'école de Paul.

essentiellement antibiblique. M. Parker s'écrie : < Il est certain que les disciples avant la Pentecôte étaient sauvés. » Cependant aucun texte ne le déclare. Nous avons déjà fait remarquer que les Evangiles nous parlent d'une multitude de « disciples » dont on ne peut pas dire, certes, qu'ils fussent sauvés. Si M- Parker entend par disciple uniquement les apôtres, il est en opposition avec tout le témoignage évangélique. Cependant, il semble ne parler que des apôtres quand il donne comme preuve de salut le fait que le Seigneur a admis les douze à la Sainte Cène ! Ecoutons M. Parkel' : « Le Seigneur célèbre la Cène avec ses disciples... Mais le Repas du Seigneur est pour les rachetés du Seigneur. Les non croyants n'ont pas le droit de participer à la Communion sacrée. *Donc* les disciples étaient certainement une association de sauvés ». — Que penser d'une telle exégèse qui fait de Judas un sauvé ! — Et encore : M. Parker voit une preuve de la régénération des disciples avant la Pentecôte dans le fait qu'il les appelle ses « frères », après la Résurrection. — Et que penser du raisonnement suivant, qui est celui de M. Parker : « Les Samaritains étaient certainement, régénérés *avant* d'avoir reçu le Saint-Esprit, *puisqu'ils* avaient été baptisés d'eau ; de même, dit-il, les disciples d'Ephèse étaient certainement régénérés *avant* d'avoir reçu le Saint-Esprit, *puisqu'ils* furent baptisés d'eau par Paul. » Toujours l'exégèse issue d'une théorie préconçue. Relisez les chapitres VIII et XIX des Actes, et vous verrez que le texte ne présente nullement les Samaritains, ni les Ephésiens, comme régénérés, comme sauvés *avant* d'avoir reçu le Saint-Esprit.

M. Parker, d'autre part, semble oublier que les apôtres et les soixante-dix disciples avaient reçu le don de guérison *bien avant la Pentecôte, pendant que le Seigneur était avec eux*, et que la Pentecôte n'a rien ajouté au don qu'ils possédaient. Il est donc absolument faux de dire que le don de guérison et de chasser les démons soit l'un des signes distinctifs de la Pentecôte.

Voici à quelle conclusion décourageante pour les sauvés, les régénérés, M. Parker arrive : « Pensez-y, dit-il, vous pouvez avoir connu l'action génératrice du Saint-Esprit *sans* connaître l'habitation du Saint-Esprit en vous. Vous pouvez être lavés dans le sang du Fils de Dieu, mais non remplis de la présence et de la puissance du Saint-Esprit de Dieu. » (p. 6). Rien ne justifie un tel langage ; la Bible ne nous autorise en aucune manière à dire qu'un homme peut avoir reçu le don de la vie éternelle sans avoir reçu le don de l'Esprit. Ces distinctions déprimantes pour les chrétiens fidèles n'ont aucun fondement biblique.

La Bible nous montre que la vie nouvelle est le fruit de Christ en nous, or Christ ne peut être en nous que par l'Esprit. La Bible



nous montre, par les expériences magnifiques de la Pentecôte, que la vie intense, la vie de joie, de courage et d'amour, commence *dès la réception de l'Esprit et pas avant.*

M. Percy Parker pousse l'arbitraire jusqu'à distinguer, pour les besoins de sa cause, entre ce qu'il appelle « la plénitude de l'Esprit de Christ » et la « plénitude du Saint-Esprit ». Il va jusqu'à écrire : « La plénitude de l'Esprit de Christ, c'est la sanctification pratique ; la plénitude du Saint-Esprit, c'est la p; issance. » (p. 11). Mais jamais l'Ecriture Sainte n'a établi de telles distinctions, de telles séparations. Comment distinguer et surtout séparer l'Esprit de Christ du Saint-Esprit, la sanctifica tion de la puissance ? Qu'est-ce qu'une sanctification pratique, qui n'est pas en même temps une puissance et qu'est-ce qu'une puissance qui est autre chose que la sainteté de la vie et du témoignage ?

La plénitude de vie peut commencer, doit commencer *dès la conversion*. Sans doute, il n'en est pas toujours ainsi ; il y a des conversions incomplètes ; il y a des débuts de vie chrétienne chétifs, intermittents, qui nécessitent une sorte de nouvelle conversion, une conversion totale, que plusieurs ont expérimentée et qu'ils ont décrite sous le nom de « sceau de bénédiction », ou « nouveau baptême de l'Esprit » ; mais l'état normal, c'est la vie abondante *dès l'acceptation de la Grâce*. Quand le Bon Berger s'écrie : « Je suis venu afin que les brebis aient la vie et qu'elles l'aient en abondance. » (Jean X : 10), Il entend par là que la vie doit être abondante *dès le début* et non point seulement plus tard après une période plus ou moins longue de vie chétive. L'expérience habituelle, celle qui devrait être constante, est celle d'un cœur qui brûle dès qu'il est en contact avec la flamme divine, du « *premier amour* » ; l'expérience d'un saint Paul qui est « rempli du Saint-Esprit » dès sa conversion et qui se met « aussitôt à prêcher dans les synagogues que Jésus est le Fils de Dieu » (Actes IX : 20) ; l'expérience d'un John Wesley, qui décrit ainsi ses premières impressions chrétiennes : « Vers neuf heures moins un quart (le mercredi 24 mai 1783), en entendant la description que Luther fait du changement que Dieu opère dans le cœur par la foi en Christ, *je sentis que mon cœur se réchauffait étrangement*. Je sentis que je me confiais en Christ, en Christ seul, pour mon salut ; et je reçus l'assurance qu'il avait ôté mes péchés, et qu'il me sauvait de la loi et du péché et de la mort. *Je me mis alors à prier de toutes mes forces pour ceux qui m'avaient le plus outragé et persécuté*. Puis je rendis témoignage ouvertement, devant les personnes présentes, de ce que j'éprouvais en mon cœur pour la première fois. »

N'est-ce pas là le baptême du Saint-Esprit ?

Sans doute Wesley, et saint Paul, comme tous les serviteurs fidèles, ont fait des expériences de plus en plus riches, de plus en plus profondes de l'action de l'Esprit ; mais ce serait aller contre leur témoignage et celui de leur vie que de nier qu'ils fussent « remplis de l'Esprit » *dès leur conversion*.

La conception Pentecôtiste du baptême de l'Esprit est aussi

dangereuse que fausse. Elle pousse les chrétiens à l'ingratitude vis-à-vis des bénédictions reçues dans le passé ; elle les pousse à un esprit de mécontentement et de découragement pour le présent, enfin elle les oriente vers de fausses espérances en les amenant à rechercher des capacités, des émotions que Dieu ne leur promet pas, qu'ils n'obtiendront sans doute jamais et qui ne leur sont nullement nécessaires. Que de victimes cette conception antibiblique a déjà faites ! Que de crises de pessimisme, de désespoir, de neurasthénie et même de folie elle a déjà provoquées !

Nous terminons cette étude sur le Baptême du Saint-Esprit en citant un passage des excellents articles de M. le pasteur Antonin dans le journal « l'Eclaireur » : « Ce que les disciples n'avaient pas, *ce qu'ils ont reçu à la Pentecôte*, le don suprême du Père, c'est précisément *la Vie* par le Saint-Esprit ; cette *transformation profonde de leur personnalité*, qui n'a pu se produire *qu'après* l'œuvre rédemptrice accomplie par Christ à la croix et son élévation dans la gloire. Seul, le Saint-Esprit a pu révéler aux disciples le sens de la mort et de la résurrection de Christ, et leur en communiquer la réalité salutaire ; ils ont alors possédé ce que Jésus leur annonçait en Jean XIV, XVI, sur l'œuvre du Saint-Esprit *en eux* et ce que Paul a développé dans toutes ses épîtres, mais particulièrement dans Romains VI, VIII : notre identification avec Christ dans Sa mort et dans Sa résurrection ; nous en Christ et Christ en nous par le Saint-Esprit ; celui qui est uni au Seigneur devenant un même esprit avec le Seigneur. Voilà le but suprême de l'Evangile, l'exaucement de la prière sacerdotale... N'est-ce pas *déplacer le centre de gravité du christianisme et renverser toute l'économie de la Rédemption* que d'affirmer : la Pentecôte a été une communication de puissance miraculeuse et non pas de sainteté et de *vie nouvelle par le Saint-Esprit* ? *La puissance* dont les apôtres avaient essentiellement besoin pour accomplir leur mission de témoins de Christ dans le monde, { n'est-ce pas celle du *renouvellement de leur âme et de leur vie à la ressemblance de Christ*, selon cette sublime parole de Paul, caractérisant ainsi le ministère de l'Esprit : « Nous sommes transformés à Son image de gloire en gloire, *comme par l'Esprit du Seigneur*. » (II Corinthiens III : 18) (1). »

E. L'imposition des mains. — Les Pentecôtistes insistent sur la nécessité de l'imposition des mains pour l'obtention du Baptême de l'Esprit. Voici une de leurs phrases favorites : « Plusieurs baptêmes du Saint-Esprit après l'imposition des mains. » Ici encore nous constatons le matérialisme d'un Mouvement qui prétend cependant à une haute spiritualité. Pourquoi l'imposition des mains ? En quoi est-elle nécessaire à la « grande

(1) « L'Eclaireur », n du 1^{er} avril 1⁹³³.

Grâce >. Si vraiment elle est nécessaire, pourquoi les hommes de la Réforme et du Réveil ne Font-ils pas pratiquée ? N'est-il pas dangereux de faire dépendre, au moins en une mesure, l'obtention de la puissance spirituelle de l'intervention humaine ? Ne risque-t-on pas de présenter l'évangéliste ou le pasteur qui impose les mains comme un médiateur entre Dieu et l'homme ? Nous sommes ici en plein ritualisme ; or, le ritualisme est un danger redoutable pour la piété et il ne vaut pas mieux quand il s'appelle *Foursquare* que lorsqu'il s'appelle Romain.

Sans doute les apôtres ont pratiqué l'imposition des mains ; mais -ils ne l'ont pas pratiquée toujours ; elle n'est mentionnée que trois fois dans le livre des Actes et une fois dans les Epîtres. Les cent vingt réunis dans la Chambre-Haute n'ont reçu l'imposition des mains de personne, ni les trois mille qui « Reçurent la parole de Pierre ». Même lorsque l'imposition des mains est mentionnée, elle n'est nullement donnée comme nécessaire. Il serait contraire à tout l'enseignement du Nouveau Testament de présenter un geste, ni une cérémonie, ni même un sacrement, comme indispensable à la vie de l'âme à quelque degré qu'elle apparaisse. Tout est par la foi, parce que tout est par grâce ; et par conséquent toute grâce est offerte directement en réponse à la foi, sans aucune médiation humaine.

Jean-Baptiste disait : « Il vous baptisera d'Esprit-Saint et de feu. » L'homme n'a aucune place dans cette oeuvre divine. L'Esprit-Saint vient-il de Dieu ou des hommes ? S'il vient de Dieu, il n'a que faire des mains humaines. Pourquoi les mains humaines pour le transmettre, puisqu'il veut se communiquer au cœur ?

L'imposition des mains est, un symbole utile en certaines circonstances, un signe de fraternité et d'intercession ; elle n'est point *blâmable* en soi. Mais elle est manifestement nuisible si elle est préconisée comme un moyen nécessaire à la réception de l'Esprit. Présenter l'imposition des mains comme nécessaire en une mesure à la guérison de l'âme ou du corps, c'est se laisser entraîner vers la notion catholique du rite salvateur. Il y a plusieurs traits communs entre la théorie et la pratique des Pentecôtistes et des Romains.

h. La notion pentecôtiste de la foi. — Il est essentiel d'avoir une juste conception de la foi. Nous sommes obligés de dire que les « croyants *Foursquare* » sont loin d'être bibliques sur cette question vitale. Ici encore, ils citent des textes, mais ils les trahissent par leurs étranges commentaires. Que penser, par exemple, du commentaire donné par M. le pasteur S. Delattre à cette

promesse du Seigneur : « Tout est possible à celui qui croit. » (Marc IX . 23). Écoutons M. Delattre : « *Quoi ! la créature aussi puissante que le Créateur* / Dieu mettant sa toute puissance entre les mains des croyants, ou plutôt l'exerçant par leur-moyen ! Et ces prodigieuses déclarations nous arrivent revêtues de l'Auto-rité sainte du Fils éternel de Dieu ! » (1). Ailleurs (2) M. Delattre fait entendre la même note à propos de la guérison. « Au fond, tout se résume dans la foi. *Pour Dieu, il n'y a point d'impossibilité. Il en est de même pour le croyant.* » « Tout est possible à Dieu » et « tout est possible à celui qui croit » (Marc IX : 33). Rien n'est impossible à Dieu *et à celui qui croit...* *La foi nous met en possession de la toute puissance divine*, car clic nous sépare du péché et nous unit, cœur et volonté, à Dieu ». Cette exégèse nous fait penser à celle déclaration énergique de l'apôtre Pierre : « Ils tordent le sens des Ecritures » (II Pierre III : 16). C'est tordre le sens des Ecritures que de proclamer

< la créature aussi puissante que le Créateur ». Nulle part, la Bible ne s'exprime ainsi ; toujours elle met le Créateur infiniment au-dessus de la créature. Il n'y a aucune assimilation possible entre la puissance du croyant et la puissance de Dieu ; le croyant est puissant dans la mesure où il laisse la puissance de Dieu agir en lui et pour lui, mais il est absurde pour ne pas dire impie de déclarer qu'il peut tout ce que Dieu peut. Un enfant fait appel à la force de son père ; mais dira-t-on qu'il est aussi fort que son père et qu'il soit capable de toutes les actions accomplies par son père ? La parole du Seigneur est claire : « Tout est possible à *celui qui croit* ». Elle est une réponse à la prière du père du démoniaque : « Si tu y peux quelque chose, aide-nous et aie compassion de nous ». Jésus lui répond : « Si tu peux ? me dis-tu, tout est possible à celui qui croit ». Le Seigneur montre bien qu'il s'agit de croire à sa toute-puissance, non point d'être tout-puissant soi-même. Le croyant n'est pas puissant, encore moins tout-puissant ; *Dieu seul* EST tout-puissant. Tout est possible au croyant en ce sens que Dieu peut et veut lui donner tout ce qui lui est nécessaire, en tant que croyant, c'est-à-dire en tant que créature faible, limitée. La puissance offerte à l'homme est en proportion de ses besoins, qui n'ont rien d'infini.

M. Delattre écrit encore : « Le Seigneur Jésus ne nous aflirme-t-il pas que tout est possible à celui qui croit *aussi réellement que toutes choses sont possibles à Dieu* » (3). Jamais la Bible n'a dit cela ; la Bible, d'un bout à l'autre de ses pages, exalte la souveraineté de Dieu, l'infini de ses perfections et de ses attributs, en face de la faiblesse et des limites de la créature. Dire que tout est possible au croyant « aussi réellement que toutes choses sont possibles à Dieu », c'est faire de la créature l'égale de Dieu. Le Seigneur glorifié dit à Paul : « Ma grâce te suffit, car ma force s'accomplit dans la faiblesse » (II Corin

thiens XII : 9), mais Il ne lui dit pas : Ta force est aussi grande

- (1) *L'Ami*, avril 1932, p. 75.
- (2) *L'Ami*, novembre 1932, p. 219.
- (3) *L'Ami*, mai 1933, p. 110.

que la mienne. Paul s'écrie : « Je puis tout par Christ qui me fortifie », mais il ne dit pas : Je puis tout ce qu'il peut. Au reste, il suffit de lire le contexte pour comprendre la pensée de Paul : « Je sais être dans la pauvreté, je sais aussi être dans l'abondance, en tout et partout j'ai appris à être rassasié et à avoir faim, à être dans l'abondance et à être dans la disette. *Je puis tout par celui qui me fortifie.* Néanmoins, vous avez bien fait de *prendre part à mon affliction.* » (Philip. IV : 12, 13). Voilà une déclaration qui n'a rien de Pentecôtiste ; la faim, la disette sont des souffrances d'ordre physique et le terme « affliction » est vaste, surtout sous la plume du grand persécuté. Paul se serait indigné si l'on avait voulu devant lui tordre ses paroles et se servir de l'expression « Je puis tout » pour proclamer une toute-puissance égale à celle de Dieu. Quand, parlant aux Romains, Paul s'écrie : « Nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés », il déclare que cette victoire totale se manifeste au sein des difficultés, des souffrances de toute nature : « Qui nous séparera de l'amour de Christ ? Sera-ce l'affliction, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou le péril, ou l'épée ?... Au contraire, dans toutes ces choses, nous sommes plus que vainqueurs (Romains XIII : 35-37).

Pour appuyer cette étrange notion de la foi, M. Delattre donne l'exemple de Jésus : < Jésus qui est notre modèle, en même temps que notre rançon et notre force, ne pouvait rien faire de lui-même, et c'était là le secret de sa toute-puissance. Sa foi était la foi de Dieu en lui, sa sainteté la sainteté de Dieu en lui, son amour, l'amour de Dieu en lui. Il vivait dans une absolue dépendance de son Père. Marchons sur ses traces. » (P. 109). Nous répondrons en demandant où le Seigneur s'est donné comme un *modèle de foi*. Il ne l'a jamais fait : Toujours le Seigneur se donne comme *Vobjet de la foi*. Il n'est pas le meilleur des enfants de Dieu, mais le Fils de Dieu ; il n'est pas la brebis modèle, mais le Berger ; il n'est pas le plus fructueux des sarments, mais le Cep. M. Delattre n'est pas moderniste, mais il a ici le langage du modernisme ; n'importe quel libéral, unitaire, arien, donnerait son approbation à cette phrase : < Jésus vivait dans une absolue dépendance de son Père ; marchons sur ses traces. »

Le Seigneur ne dit pas : Comptez sur Dieu, comme je compte sur Lui, mais Il s'écrie : « Croyez en Lui, *croyez aussi* en Moi » (Jean XIV : 1).

Les relations ineffables du Fils avec le Père sont d'un carac

tère unique et inimitable. C'est le mystère de l'unité et de la ' diversité au sein de la divinité. Les relations de la créature avec le Créateur ne sauraient être comparées avec les relations éternelles, essentielles, du Fils avec le Père. Aussi le Fils et le Fils seul a le droit de dire : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. » (Matthieu XXVIII : 18). Les Pentecôtistes oseront-ils nous dire que, si nous avions assez de foi, nous pourrions nous approprier ces paroles ? Il y a entre le Fils Unique et les enfants de Dieu (même les plus fidèles), toute la distance qui sépare la terre du ciel, l'humanité de la divinité. Sans doute nous croyons à l'immanence de Dieu, mais son immanence n'en lève rien à sa transcendance. Sans doute Christ veut et peut

< vivre'en nous >, mais demeurer en Lui, ce n'est pas l'égaliser, pas plus que le sarment n'égale le Cep. Le Cep a précédé le sarment, le Cep peut vivre sans le sarment. Le sarment ne peut vivre sans le Cep, et si le sarment vit du Cep, il ne se confond ni ne se confondra jamais avec Lui.

Dieu nous garde de mettre des bornes à Sa puissance, dans ses relations avec l'humanité : Il peut, maintenant encore, en réponse à nos prières (si elles sont légitimes, selon Sa volonté, pour Sa gloire) faire des miracles inouïs, agir sur le corps humain et sur la nature, comme il Lui plaît. Il peut, en réponse à la foi, guérir les malades, apaiser les tempêtes et même, selon la parole du Seigneur, jeter une montagne dans la mer (Marc XI : 23). Mais Il peut toutes ces merveilles parce qu'il dépasse infiniment sa créature.

Il y a une loi que les Pentecôtistes semblent oublier ; cette loi peut se formuler ainsi : La foi n'est possible que si l'objet de la foi dépasse de beaucoup la capacité de réception du croyant. Ici encore, la nature nous vient en aide : Le sarment participe à la sève du cep, mais il est loin de l'absorber tout entière ; l'œil s'empare des rayons du soleil, mais il est loin de les prendre tous ; les poumons se gonflent de l'air ambiant, mais ils sont loin de l'épuiser. Ainsi, et bien plus encore, Jésus-Christ dépasse infiniment la capacité de réception du croyant et la dépassera toujours non seulement ici-bas, mais au sein de l'éternité. C'est parce que les richesses de Christ sont « insondables » qu'elles peuvent nous enrichir. Nous ne pouvons connaître l'amour de Christ que parce qu'il « surpasse toute connaissance » (Ephésiens III : 19).

L'exégèse Pentecôtiste de ce passage de Marc IX : 23 et d'autres semblables nous met en face d'un redoutable danger, l'un des plus subtils à dévoiler, l'un des plus difficiles à stigmatiser : *la divinisation de l'homme sous le prétexte d'exalter la foi en*

Dieu. Si la créature est, par la foi, « aussi puissante que le Créateur », pourquoi ne ferait-elle pas ce que fait le Créateur, par exemple, apaiser les tempêtes, ressusciter les morts, provoquer des tremblements de terre ? Pourquoi surtout ne serait-elle pas aussi puissante que Dieu dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique ?

M. Donald Gee, dans son étude sur les « Dons spirituels »,

(1) Donald GEE. — « Les dons spirituels », p. 90-9 î.

• !

semble aller très Join dans cette voie. Il va jusqu'à dire : < Si nous ramenons ces dons glorieux avec respect à leur source, nous trouvons qu'*zïs nous placent parmi les attributs même de Dieu...* Les dons de guérison, par exemple, ne sont qu'un ruisse-

let venant du grand fleuve de vie, la vie même du Dieu vivant, en qui nous avons la vie, le mouvement et l'être... Par le discernement des esprits, *nous participons à l'attribut glorieux et redoutable de la tonte-science*, par lequel tout est vu et découvert aux yeux de Celui en qui nous devons rendre compte. >

Nous avouons que ce langage nous inquiète ; il nous paraît singulièrement imprudent, pour ne pas dire outrecuidant. Certes, l'Écriture-Sainte déclare que nous pouvons « devenir participants de la nature divine en fuyant la corruption qui règne dans le monde par la convoitise » (II Pierre I : 4) ; elle déclare aussi que nous devons être « participants de Christ », que Christ veut et peut « habiter en nos cœurs par la foi ». Mais ces « grandes et précieuses promesses » n'autorisent nullement le langage de MM. S. Delattre et Donald Gee. Elles nous révèlent

l'immensité de- la Grâce salutaire qui s'offre à nous pour nous affranchir du péché, pour nous « faire passer des ténèbres à sa merveilleuse lumière », mais elles nous détournent de toute prétention orgueilleuse à posséder en une mesure les attributs de Dieu, à être aussi puissants, aussi clairvoyants, aussi saints que Dieu. N'oublions pas que nous portons le trésor qui nous est confié « dans les vases de terre » et que ce trésor n'est point à nous. Ce que nous avons, nous l'avons reçu et nous ne recevrons que ce qui nous est nécessaire. La plénitude de Dieu nous dépasse infiniment et nous dépassera toujours. Nous pouvons, nous devons, « recevoir de cette plénitude et grâce sur grâce » (Jean I : 16) ; nous pouvons, nous devons « être remplis » de cette plénitude (Ephésiens III : 20), mais cette plénitude elle-même nous ne l'atteindrons jamais.

Le mouvement *Foursquare* est plein de dangers pour l'âme ; il est surtout dangereux en ce qu'il pousse à l'orgueil spirituel, à l'exaltation de la puissance humaine. Chose étrange, le *Foursquare*, qui n'admet pas les intermédiaires humains (chirurgiens, médecins, pharmaciens), pour la santé du corps, attribue au croyant une telle souveraineté qu'il en fait une sorte de surhomme, de demi-dieu. Nous avons sous les yeux un document

révélé de cette quasi-idolâtrie. C'est un hymne de louange à l'adresse de Mrs. Aimee Semple Mc. Pherson, l'une des principales autorités Pentecôtistes en Amérique, celle qui a trouvé la formule du *Foursquare*. Ce document a pour titre : « Un

hommage. A notre bien-aimée guide ». En voici les extraits caractéristiques : « Aimée Semple Mc. Pherson, • Sœur bien-aimée, Guide vénéré, à vous nous, rendons hommage aujourd'hui... Vous avez exercé votre ministère dans Son temple (de Christ) jour et nuit, sans repos, ni répit, pendant trois ans, et

vous avez rassemblé autour de vous un peuple qui vous aime d'un amour dont le Maître a dit que nul ne pouvait en avoir de plus grand... Nous ne pouvons pas vous dire notre admiration, notre dévotion, notre amour... » Tout ce document est dans ce style.

L'histoire, la très triste histoire de Mrs. Mc. Pherson ne montre que trop la part abusive et malsaine qui est faite à la personnalité humaine dans le mouvement Foursquare et les redoutables tentations auxquelles il expose ses propagandistes. Dites à l'homme qu'il peut et doit devenir un guérisseur, un exorciseur, un glossolale, et que l'imposition de ses mains est nécessaire pour qu'il y ait effusion du Saint-Esprit et vous placez l'homme qui vous suit dans la plus périlleuse des situations ; vous l'exposez aux assauts toujours plus habiles du menteur qui disait à Adam et Eve : « Vous serez comme des dieux. » (Genèse III : 5).

G. La notion Pentecôtiste du surnaturel. — Les « croyants Foursquare » ont une conception curieuse du surnaturel. Sans doute, ils croient au surnaturel, se manifestant par l'action sanctifiante de l'Esprit, mais ce surnaturel ne leur suffit pas ! Il leur faut aussi, autant et, semble-t-il, surtout le surnaturel sous la forme de charismes auxquels ils accordent une importance essentielle que saint Paul ne leur a jamais donnée. Il vaut la peine de citer encore, à ce propos, le théologien du Mouvement, Mr. Donald Gee, dans son livre « Les dons spirituels » : *« Ces dons glorieux, dit-il, sont des manifestations du Saint-Esprit... Si nous les ramenons avec respect à leur source, nous trouvons qu'ils nous placent parmi les attributs mêmes de Dieu... Les dons de guérison, par exemple, ne sont qu'un ruisseau venant du grand fleuve de vie, la vie même du Dieu vivant, en qui nous avons la vie, le mouvement et l'être... Par le discernement des esprits, nous participons à l'attribut glorieux et redoutable de la toute-science... »* (page 90).

Mr. Donald Gee insiste sur la nécessité des charismes comme manifestation du surnaturel. Il dit : « Il y a là, semble-t-il, un point où les dons spirituels présents de nos jours, répondent à un grand besoin, et ont une grande tâche à accomplir. Une touche de surnaturel (*sic*) revêt la prédication de l'Evangile d'une intense réalité. Qu'il y ait là une puissance capable d'attirer l'attention et de saisir les foules, c'est ce que prouve le fait que les plus grandes salles de Grande-Bretagne suffisent à peine à contenir les foules qui se pressent pour écouter ce témoignage. » (p. 92). Ceci est révélateur de la psychologie Pentecôtiste. Le surnaturel qui attire les foules est celui des guérisons et du parler en langues bien plus que celui de la conversion ; aussi faut-il donner ce surnaturel en appât au peuple pour pouvoir remplir les plus grandes salles. Ce témoignage est une



condamnation de tout le système. A tout prix il faut attirer la multitude en lui donnant des spectacles inédits, des émotions, des sensations, des prodiges ! Que penser de cette préoccupation et de cette méthode ? Que penser, par exemple, de cette déclaration de M. le pasteur de Perrot : « Que nos Eglises de France s'ouvrent toutes grandes, non pour des missions de quatre ou cinq jours, mais pour des campagnes de quinze jours et de trois semaines. *Après huit jours, le temple sera plein n'importe où. Après quinze jours, il débordera à craquer* (1). »

Evidemment, le surnaturel Pentecôtiste a du succès ; il « fait craquer les temples » ; il intrigue, il excite... en attendant de décevoir. Que restera-t-il de toute cette agitation ? Combien de temps les temples resteront-ils « pleins à craquer » ?

Cependant les croyants *Foursquare* tiennent à ce surnaturel, à cette « touche de surnaturel », qu'ils comprennent un peu à la manière du spiritisme. L'analogie est indiquée en une mesure par M. Donald Gee en ces termes bien faits pour nous surprendre : « Une confirmation indirecte du besoin qu'ont les âmes d'un *témoignage rendu à la présence* du surnaturel dans l'expérience chrétienne, est le développement si extraordinaire et regrettable du spiritisme. *Une des causes de son succès est qu'il fournit un élément, le surnaturel, qui manque aux Eglises.* » Ainsi, M. Donald Gee, tout en condamnant le Spiritisme, déclare que le Spiritisme est supérieur aux Eglises en ce qu'il fournit un élément qui leur manque, et cet élément..., c'est le surnaturel ! Voilà, certes, une étrange notion du surnaturel, très proche en réalité de la notion Spirite.

Il faut bien le dire, bien qu'il nous en coûte, il y a certaines ressemblances inquiétantes entre le Pentecôtisme et le Spiritisme. Le Spiritisme a, lui aussi, ses séances de guérison avec imposition des mains et prières, et il a même ses phénomènes d'extase et de parler en langues. Sans doute, nous ne confondons nullement le Pentecôtisme qui se donne comme évangélique avec le Spiritisme qui n'a guère cette prétention ; mais il est certain que, par sa théorie du surnaturel et par ses séances de guérison et de glossolalie, le Pentecôtisme a des points de contact avec le Spiritisme. Or le Spiritisme est l'un des mouvements soi-disant religieux les plus dangereux, les plus redoutables, les plus païens de l'heure actuelle (2).

L'histoire du « Mouvement de Pentecôte » nous montre combien grands sont les périls qu'il côtoie et combien souvent il donne lieu à des excès morbides. Nous donnons ici la parole à M. le pasteur Jean Besson qui a publié, en 1921, une brochure intitulée : « L'histoire du Mouvement de Pentecôte en Allcina-

(1) « Christianisme au xx^e siècle », 6 avril 1933, p. 164.

(2) Voir notre brochure : « Les dangers du Spiritisme. » (Prix : 2 fr.).

gne, de 1907 à 1912 ». Sans doute, M. Besson reconnaît que, depuis, le Mouvement s'est assagi en une mesure, mais il n'en

reste pas moins qu'un Mouvement capable d'aboutir aux excès signalés est singulièrement dangereux, et rien ne prouve que de tels excès ne se reproduiront plus. Citons M. Besson : « On ne parlait plus (en 1909) du Mouvement de Pentecôte que comme l'œuvre du démon. Certains pensaient que les esprits malins eux-mêmes s'incarnaient dans les adhérents après s'être fait prendre pour le Saint-Esprit... Les chefs pentecôtistes répondaient de leur mieux à ces accusations... Du reste, ils reconnaissaient qu'il y avait dans le Mouvement une part d'erreur et des influences diaboliques notoires, qu'il s'agissait d'être fort prudent et d'éprouver les esprits... » Le 15 septembre 1909, à Berlin, une soixantaine d'hommes marquants des *Gemeinschaften* allemandes se réunirent et rédigèrent une *déclaration* signée de cinquante-six d'entre eux et qui fut répandue partout, d'après laquelle le Mouvement dit de Pentecôte n'est pas d'*En-Haut*, mais d'*en-bas*. Parmi les signataires de la déclaration de Berlin se trouve le pasteur *Otto Stockmayer*, de Hauptweil (Thurgovie)... L'année suivante, du 17 au 19 mai 1910, la *Conférence de Gnadau*, après avoir entendu un fort intéressant discours du vieil évangéliste *Schrenk*, de Barmen, bien connu en Suisse allemande, décida de rompre officiellement avec le Mouvement de Pentecôte (1). ».

Comment, d'ailleurs, ne pas être inquiets en face d'un Mouvement qui considère comme une grâce insigne l'absence de contrôle sur soi-même, l'automatisme, les phénomènes, conscients ou non, qui se produisent dans l'être physique sans que la volonté y soit pour rien ; en face d'un Mouvement qui précipite l'extase, ce que les Anglais appellent « rapture ». Comment, en particulier, ne pas être inquiets en écoutant la description que Mrs. Mc. Pherson, l'initiatrice du « Foursquare », donne de son prétendu baptême du Saint-Esprit (qui devait aboutir à de si lamentables aventures). Voici des extraits de son livre « *This is that* » (2) :

« Tout d'abord, mes mains et mes bras commencèrent de trembler, d'abord légèrement, puis de plus en plus fort, jusqu'à ce que tout mon corps tremblât... N'est-ce pas la troisième personne de la Trinité qui venait en mon corps dans toute sa plénitude, faisant de moi sa demeure, le temple du Saint-Esprit... *Sans que je m'en rendisse compte*, mon corps glissa doucement sur le plancher et je me trouvai soumise à la puissance de Dieu, étendue à terre, mais j'étais ravie, *flottant sur des nuages de*

(1) Jean BESSON. — *L'histoire du Mouvement de Pentecôte en Allemagne de 1907 à 1912*, pp. 18, 19.

(2) Extraits donnés par M. le pasteur Caron dans les « Cahiers du *Matin Vient* » (janvier-mars 1932), remarquable étude antipente-côtiste, publiée par les Brigadiers de la Drôme.

•
gloire... Au fur et à mesure que le Consolateur descendait en

moi, mes poumons commencèrent de s'enfler et de haleter. Mes cordes vocales se contractèrent, mon menton commença de s'agiter, puis de trembler avec une *violence infiniment douce*. *Ma langue se mit à se mouvoir convulsivement dans ma bouche*. De mes lèvres s'échappaient *des sons inintelligibles*, comme de lèvres balbutiantes et en une langue étrangère... Je balbutiai d'abord des syllabes, puis des mots, puis des phrases, selon que l'Esprit m'enseignait à m'attendre à lui. Enfin, soudain, s'échappèrent de mon être des flots de louanges en langues étrangères... Je criais, chantais, riaais, et parlais en langues, jusqu'à ce que j'eus l'impression qu'à forcé de gloire *j'allais prendre feu*. » (p. 43, 44).

Celte page, digne d'un médium-spirite, se passe de commentaire. Ce n'est ici ni l'œuvre, ni le langage de l'Esprit de Dieu. Mais c'est le *surnaturel* qu'affectionne le Pentecôtisme. S'il ne vient pas de Dieu, d'où vient-il ?

Nous croyons devoir mettre l'accent sur d'autres périls de la notion du surnaturel préconisée par le *Foursquare*. Nous avons déjà vu que cette notion se rapproche étrangement de la notion Spirite. Disons aussi qu'elle se rapproche de la notion catholique. L'Eglise romaine entretient chez ses fidèles le goût du merveilleux, de l'étrange, du mystérieux. Les soi-disantes apparitions de la Vierge et des saints, les visions, les révélations, les voix mystiques, les extases, les stigmates sacrés, et surtout les guérisons dites miraculeuses, ont toujours une grande vogue au sein des populations catholiques, au grand détriment de la vraie piété. Or, il semblerait que les Pentecôtistes cherchent à orienter les Eglises protestantes dans cette voie et ils vont jusqu'à exalter l'éducation catholique comme plus propice que l'éducation protestante à la compréhension de l'Evangile *Foursquare*.

Citons à ce propos une déclaration déconcertante extraite d'un récent article de M. Delattre (*L'Ami*, mai 1933, p. 103). M. Delattre parlant de l'Eglise *Foursquare* du Havre s'écrit : « Il faut ajouter que tous ces nouveaux chrétiens sortent du catholicisme, qu'ils ont cru naïvement ce qu'on leur enseignait et qu'il leur a été fait selon leur foi. Que de familles transformées ! Que de témoignages précieux j'ai entendus ! Jamais la même puissance divine ne pourrait se manifester dans un milieu protestant. Les *traditions et les préjugés* ne le permettraient pas. On a été enseigné d'une certaine façon et *tout ce qui est nouveau* offusqué. C'est grâce à ces *préjugés tenaces* — que beaucoup prennent pour de la fidélité à l'Evangile — que nous piétinons sur place *sans rien voir de surnaturel* tandis qu'au Havre les guérisons abondent. »

Ces paroles étranges nous font penser à celles de beaucoup de catholiques nous disant : « Notre Eglise est meilleure que la

vôtre parce qu'elle voit des miracles. » M. Delattre est heureux de trouver dans les milieux catholiques des auditeurs dépourvus de traditions et de préjugés, capables de comprendre et d'apprécier le surnaturel Pentecôtiste !

Fort heureusement, les « milieux protestants », généralement hostiles aux superstitions, sont généralement avides de vrai surnaturel. Les plus magnifiques Réveils des temps modernes, ceux de Wesley, de Finney, de Moody, de Gipsy Smith et de tant d'autres se sont produits au sein des Eglises évangéliques.

Que Dieu nous préserve du surnaturel spirite, catholique et même pentecôtiste. *Il nous faut le surnaturel apostolique.*

CONCLUSION

« Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. » Le Mouvement Pentecôtiste a eu de nombreux précurseurs. A bien des reprises il y a eu, au sein des Eglises, des tendances vers l'illumination et vers une fausse conception du surnaturel. Il y a eu souvent des hommes, des groupements qui ont érigé en dogme la possession de certains charismes, qui ont considéré en particulier le don de guérison, le don des langues comme des signes nécessaires du Réveil. Aux 11^e et 12^e siècles, il y a eu le Montanisme ; au Moyen Age, il y a eu les jUmariciens, les Frères

du Libre Esprit ; au 16^e siècle, il y a eu Thomas Münzer et Carlstadt et Jean de Leyde ; au 17^e siècle, il y a eu certains illuminés cévenols ; au 19^e siècle, il y a eu l'Irvingisme. Ces divers mouvements et d'autres du même genre se différencient par divers côtés, mais ils ont tous ceci de commun, qu'ils mettent l'accent sur la nécessité des charismes, qu'ils recherchent l'extase et se donnent comme les seules manifestations authentiques de l'Esprit de Dieu. Quiconque s'oppose à leur doctrine est considéré comme hérétique ; quiconque dénonce leurs excès et leurs erreurs est déclaré rebelle à l'Esprit. Nous retrouvons ces traits caractéristiques dans le Pentecôtisme, avec les mêmes conséquences de séparatisme intolérant ou de zizanie au sein des associations évangéliques.

Un pasteur Pentecôtiste a écrit dernièrement, pour répondre à des critiques : « Nous devrions n'être qu'un cœur et qu'une âme et nous nous divisons. » A qui la faute ? Le Pentecôtisme est, en France, un mouvement tout récent, mais il a déjà, en quelques mois, jeté le trouble en plusieurs Eglises et séparé les uns des autres plusieurs chrétiens évangéliques. Ce résultat n'est

certes pas à son honneur. Le pasteur dont nous parlons s'en prend à ceux qui dénoncent les dangers du Pentecôtisme comme à des auteurs de discorde ; mais la discorde vient des hommes qui compromettent la vraie notion du Réveil et du Baptême du Saint-Esprit.

Le fait est que le mouvement a déjà désagrégé plusieurs Eglises en France et ailleurs et que, d'autre part, il a abouti, quoi qu'on en dise, à la formation de plusieurs groupements séparatistes qui s'unissent sous le nom de « Assemblées de Dieu en France. » Il se forme en ce moment une nouvelle Eglise, ayant ces deux traits caractéristiques : la prétention à la guérison et au parler en langues.

Dans le n° du 15 février 1933 du journal *V Eclairer*, M. E. Deschomets, parlant de la visite de M. Scott au Riou (Haute-Loire) écrit « On nous avait dit : « Quand il vient pour le compte d'une Eglise, M. Scott se borne à faire de l'évangélisation et ne met pas en relief les doctrines spécifiquement Pentecôtistes. Erreur ! malgré des réserves que nous avons faites préalablement à sa venue, et malgré des protestations que nous avons dû répéter pendant les réunions, c'est le Pentecôtisme qui nous a été prêché en même temps que la conve'sion. » M. E. Deschomets ajoute : « Hélas ! ils sont bien amers les fruits que nous récoltons en ce moment ; sans parler des exagérations sentimentales, voici que nous avons maintenant à déplorer des troubles mentaux chez des chrétiens qui étaient entrés en plein dans l'esprit du mouvement de Pentecôte. On leur avait promis : paix, santé, équilibre, puissance spirituelle et voilà le résultat ! Oh ! quelle douleur pour nous tous ! C'est une rude expérience que nous faisons au Riou. »

Un autre méfait du *Foursquare* est de compliquer ce qui est simple, de se perdre en une série de règles, de classifications, de conditions à remplir, qui nous font penser au ritualisme des Judéo-chrétiens dénoncés par saint Paul. Que le lecteur juge ! D'après la doctrine *Foursquare*, le *don des langues* est distinct du *parler en langues* ; seul le parler en langues désigne le baptême du Saint-Esprit, tandis que le don des langues se pratique toute la vie. Et encore : Le *don des guérisons* permet de guérir un malade d'une façon progressive, tandis que le *don des miracles* permet de guérir un malade d'une façon instantanée. Et encore : On impose les mains à tous ceux qui le demandent, convertis ou non ; mais *Vonction d'huile* est réservée aux Pentecôtistes et ce sont les pasteurs (jamais 4es évangélistes), qui

peuvent seuls l'administrer.

Nous sommes ici en face d'une théologie chargée de prescriptions, de règlements, de *distinguo casuistes*, qui nous mène bien loin de la « simplicité qui est en Christ » et qui aboutit non seulement au ritualisme mais au cléricalisme, en même temps qu'au fanatisme sectaire.

Mais ce qu'il y a de pire dans le Pentecôtisme, c'est qu'il jette

le discrédit, par ses erreurs et ses excès, sur les expériences les plus saintes, c'est qu'il travestit la notion du baptême de l'Esprit, c'est qu'il oriente les uns vers la poursuite illusoire et funeste d'un faux Réveil et les autres vers le rejet, le mépris du vrai Réveil ainsi compromis. Cela surtout est grave ; cela surtout est coupable.

Que faire en face de ces déviations, de ces aberrations, de ces hérésies d'autant plus subtiles qu'elles se cachent sous le manteau de l'orthodoxie ? Que faire ? Se décourager, pactiser avec l'erreur par crainte d'être calomnié ? A Dieu ne plaise ! Que faire ? Se taire, rester inactif sous prétexte de patience ou d'espérance ? Nous connaissons ces excuses pour voiler la paresse ou la lâcheté !

Notre devoir est précis ; notre méthode est toute tracée. Nous

nous emparons du commandement apostolique : « Surmonter le mal par le bien. » Opposer le bien au mal, le pardon à l'insulte, la vérité à l'erreur. Opposer au faux Réveil le vrai Réveil, à l'illuminisme la lumière, au Pentecôtisme la Pentecôte, à l'Evangile carré l'Evangile sans dimension ni épithète. Vivre et prêcher la Bonne Nouvelle du salut de l'âme, de la délivrance du péché. Répondre aux aberrations de la religion du rite, de la névrose, de l'infailibilité, par la religion de l'expérience spirituelle et morale, selon l'admirable formule de Paul : « *Que Christ habite en nos cœurs par la foi.* »

On nous objecte les succès numériques et spirituels du Pentecôtisme. Les succès numériques ne nous impressionnent nullement ; les Scientistes, les Russellistes (Etudiants de la Bible), les Spiritistes sont au&i très nombreux, ce qui ne prouve en aucune

manière qu'ils soient dans la vérité. Quant aux succès spirituels, nous nous garderons de confondre ce qui vient de Dieu et n'a aucune relation directe avec le Pentecôtisme et ce qui vient du Mouvement lui-même. Qu'il y ait des conversions réelles au cours de certaines réunions, nous nous garderons bien de le nier,



bt nous nous en réjouissons ; mais ces conversions ne prouvent nullement que le Mouvement vienne de Dieu. L'œuvre de Dieu est toujours bonne et Dieu sauve tous ceux qui s'approchent de Lui, même dans les milieux les plus fâcheux, même au sein des erreurs et des superstitions ; mais ces interventions miséricordieuses du Seigneur ne légitiment nullement les erreurs ou les superstitions au sein, desquelles cils se produisent. Un fait est certain : Les grands Réveils de l'Histoire ont tous produit des fruits admirables de vie nouvelle sans avoir rien de Pentecôtiste. Prétendre que la conception *Foursquare* est nécessaire à l'obtention de ces résultats bénis, c'est dénigrer tous les Réveils qui se sont produits jusqu'à nos jours.

Ce qui importe, ce n'est pas de suivre Scott ou .TefTreys, mais de suivre le Sauveur. Ce qui importe, c'est d'être *une nouvelle créature*.

APPENDICE

A

Un livre du principal Jeffreys

Nous venons de recevoir le nouveau livre du principal Jeffreys : « *Pentecostal Rays* » (Les Rayons de la Pentecôte). Ce livre est une preuve nouvelle de l'esprit de parti-pris et de sectarisme qui anime les Pentecôtistes. Aucun argument solide, mais des affirmations tranchantes, cherchant à s'appuyer sur des textes isolés de leur contexte et auxquels on fait dire souvent le contraire de leur message. Rien de plus affligeant qu'une pareille lecture.

M. Jeffreys insiste beaucoup sur la distinction, indispensable à son système, entre la régénération et le baptême du Saint-Esprit, entre l'Esprit de Christ et le Saint-Esprit. Il dit : « Nos pensées sont rarement dirigées vers la différence qui existe entre

l'Esprit de Christ et le Saint-Esprit ; cependant, il est impossible de comprendre vraiment le Nouveau Testament sans admettre cette différence. » (p. 39). Et encore : « Le don de Dieu aux irrégénérés, c'est l'Esprit de Christ ; le don de Dieu aux régénérés, c'est le Saint-Esprit. » (p. 52). Il est facile de voir où M. Jeff-

freys veut en venir : il cherche à accréditer la thèse d'après laquelle il n'y a de baptême du Saint-Esprit que lorsqu'il y a parler en langues et dons de guérison. Nous avons déjà réfuté cet

enseignement néfaste. Nous ajouterons ici quelques arguments.

Tout d'abord, aucun texte n'autorise la distinction entre l'Esprit de Christ et le Saint-Esprit. Cette distinction porte atteinte à la notion biblique de la Trinité, qui proclame, en Dieu, l'unité parfaite, éternelle, entre le Père, le Fils et l'Esprit. Le Saint-Esprit est l'Esprit du Père et du Fils. Au jour de la Pentecôte, Pierre rappelle la promesse : « Je répandrai de mon Esprit sur toute chair. » (Actes II : 17). Il n'y a qu'un Esprit, l'Esprit du Dieu Trois fois Saint. Au chapitre VIII de l'Épître aux Romains, Paul s'écrie : « Pour vous, vous ne vivez point selon la chair, mais selon l'Esprit, s'il est vrai que *l'Esprit de*

Dieu habite en vous ; mais si quelqu'un n'a pas *VEsprit de*

Christ, il n'est point à lui > (v. 9). D'où il ressort, clairement que

l'Esprit de Dieu et l'Esprit de Christ sont un même Esprit. Quand Jean-Baptiste s'écrie : « Il vous baptisera d'Esprit-Saint », il prophétise la Pentecôte et indique que l'Esprit-Saint procédera de Jésus, qu'il sera, par conséquent, Son Esprit.

Pour prouver que les disciples étaient régénérés *avant* la Pentecôte, M. JcfTreys cite Jean I : 11-13, Jean XV : 3, Jean XVII : 14. Mais ces textes font manifestement allusion à l'expérience que les disciples pourront faire, une fois l'œuvre rédemptrice accomplie, lors de l'effusion de l'Esprit qui régénère. C'est à la veille de sa mort que le Seigneur leur dit : « Je suis le cep, vous êtes les sarments. » Il leur montre quelles relations vont exister entre eux et Lui quand Il leur enverra le Consolateur. Tout ce discours est annonciateur de la Pentecôte qui *suivra* l'Ascension : « Je prierai le Père qui vous donnera un autre consolateur. Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai à vous*. Encore un peu de temps et le monde ne me verra plus, mais vous me verrez... Le consolateur, le Saint-Esprit, que le Père enverra en mon nom, celui-là vous enseignera toutes choses... Je m'en vais et je reviens à vous... Il vous est avantageux que je m'en aille, car si je ne m'en vais, le consolateur ne viendra pas à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai... C'est lui qui me glorifiera, parce qu'il prendra de ce qui est à moi et qu'il vous l'annoncera. » Toutes ces déclarations montrent que la bénédiction promise n'est pas présente mais va venir, et qu'elle viendra comme *une conséquence* de la Mort, de la Résurrection et de l'Ascension de Jésus ; elles • montrent aussi que c'est par le Saint-Esprit que Jésus Lui-même sera vu, sera connu des disciples et pourra *vivre en eux*. Comment peut-Il vivre en eux avant d'être mort pour eux ? Ces paroles : « Parce que je vis, vous vivrez aussi, indiquent que les disciples *n'ont pas encore la vie*.

M. JcfTreys nous assure que le Seigneur n'aurait pas appris le
« Notre Père » à des irrégénérés, qu'il n'aurait pas eu comme apôtres des irrégénérés ; il oublie que Judas était l'un des douze et que, jusqu'à l'heure même de la crucifixion, les apôtres ont manifesté des sentiments de jalousie, d'ambition orgueilleuse, comme

aussi de doute et de reniement. Peut-on dire que Jésus vivait en Pierre le renégat, en Thomas l'incrédule, en Jacques et Jean avides d'avoir la première place ? Peut-on dire surtout qu'ils fussent capables de prêcher le salut au monde avant que le salut

fût accompli et avant d'avoir reçu la puissance qui fait les témoins ?

Le discours de Jésus à Nicodème sur la nouvelle naissance est, lui aussi, prophétique ; il n'implique nullement que Nicodème ait été alors régénéré. Jésus dit expressément : « Il faut que le fils de l'homme soit *élevé*, afin que quiconque croit en lui, ait la vie éternelle » (Jean III : 14). D'où il ressort que la mort sur la Croix doit se produire *avant* que la vie soit donnée au croyant.

De même le discours de Jésus à la Samaritaine est prophétique que comme aussi le discours sur le pain vivant : « Le pain que je *donnerai* pour la vie éternelle, c'est *ma chair* » (Jean VI : 51).

De même la parole du Ressuscité : « Recevez le Saint-Esprit » (Jean XX : 22) est prophétique. Jésus emploie le futur « Ceux à qui vous *remettrez* les péchés, ils leur *seront remis*. » Il n'est pas

dit que les disciples reçurent le Saint-Esprit, mais simplement que Jésus < souilla sur eux ». Il ne faut pas confondre le souffle de Jésus avec l'Esprit de Jésus.

En quoi consiste la différence essentielle entre l'état d'âme des

disciples avant et après la Pentecôte ? Non point en leur capacité de faire des miracles puisqu'ils avaient *déjà* reçu, plusieurs, d'entre eux, le pouvoir de guérir les malades et de chasser les démons. L'expérience nouvelle pour eux, c'est la puissance spirituelle qui les rend capables d'annoncer le Christ Rédempteur, et de Lui ressembler. Après avoir vécu avec Jésus, ils vivent désormais *de* lui et *comme* Lui. Ils peuvent désormais s'écrier : « Si quelqu'un est *en Christ*, il est une nouvelle créature. »

•k
**

Le sectarisme des Pentecôtistes est à la hauteur de leur parti pris. Ils semblent croire qu'eux seuls sont en conformité avec le Christianisme primitif et qu'il n'y a point de vrai Réveil en dehors de leur influence et de leurs méthodes. Citons en terminant cette déclaration déconcertante de M. Jeffreys : « Le réveil

que l'Eglise réclame est arrivé *et il n'y en aura point d'autre*. Il est inutile de prier et d'agir si l'on n'est pas préparé à le recevoir. Si la visitation céleste qui se manifeste en ce moment avec sa puissance de salut pour les âmes..., sa manifestation du fruit de l'Esprit et ses dons surnaturels, ses signes et ses prodiges, n'est pas acceptée comme la réponse à la prière pour le Réveil, nous nous demandons ce qui va se produire. Nous ne voyons,



dans le Nouveau Testament, aucun autre type de réveil que celui-là, et l'Eglise ou le conducteur spirituel qui le rejette, rejette par là-même la réponse à sa prière pour le Réveil. » (p. 227-228).

Ainsi s'exprime le principal JefTreys, fondateur de la < Elim Foursquare Gospel Alliance ». En dehors de cette Alliance, il n'y a, d'après lui, que confusion et révolte contre l'Esprit ; en dehors de cet Elim, il n'y a que le désert. Ce langage orgueilleux n'est pas seulement offensant pour tant de vrais chrétiens et tant de Réveils nullement Pentecôtistes, mais il est attentatoire à la gloire du Seigneur qui est prêt à bénir tous ceux qui L'aiment d'un cœur sincère, et se refuse à dépendre des systèmes ou des hommes.



Il vaut mieux écouter l'apôtre Paul que le principal JefTreys.

Avec Paul nous nous écrivons : « Que la grâce soit avec tous ceux qui *aiment* notre Seigneur Jésus-Christ d'un amour inaltérable. » (Ephésiens VI : 24),

« Sur Toi, je me repose,
O Jésus, mon Sauveur !
*Faut-il donc autre chose ,
Pour un pauvre pécheur. »*

Deux passages souvent cités

a) Les Pentecôtistes citent constamment les derniers versets

de l'Evangile selon saint Marc (v. 15-18). Ils s'appuient sur ce passage pour déclarer que tous ceux qui croient doivent pouvoir « chasser les démons au nom de Jésus, parler en langues nouvelles... et imposer les mains aux malades qui seront guéris ». Mais le texte sacré ne dit pas que ces signes accompagneront toujours, nécessairement, la foi. Il est certain que, même au sein

de l'Eglise primitive, ces signes ne se sont pas toujours produits. Tous les chrétiens de l'Eglise primitive ont fini par mourir ; osera-t-on dire qu'aucun n'est mort de maladie ?

Remarquons aussi que le passage contient une allusion à un pouvoir que bien peu de Pentecôtistes osent réclamer : « Ils prendront les serpents dans leurs mains, quand ils auront bu quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal. » Sans doute Dieu peut accorder à qui Il veut et quand Il veut de telles délivrances. Paul, à Malte, est préservé miraculeusement des conséquences de la piqûre d'une vipère (Actes XXVIII : 3) ; mais ce même Paul périra plus tard martyr, probablement de la morsure des bêtes féroces, sur l'arène du Colisée. De même, Etienne qui « faisait de grands prodiges et de grands miracles parmi le peuple », ne fera aucun miracle pour échapper aux pierres ou pour guérir ses plaies ; mais sa mort paisible et aimante sera le plus grand des miracles.

Les délivrances d'ordre physique sont toujours possibles, mais jamais indispensables. Il ne faut pas les ériger en dogme. Dieu peut les accorder, Il peut aussi les refuser. Le chapitre XI de l'Epître aux Hébreux qui exalte les exploits de la foi dans l'ordre des délivrances, les exalte tout autant dans l'ordre des

afflictions et du martyre. Elie, le prophète, a fait des miracles, mais le second Elie, Jean-Baptiste, n'a fait aucun miracle. (Jean X:41). Mais le texte ajoute: « Tout ce qu'il a dit de Jésus était vrai. » Dira-t-on que Jean-Baptiste avait moins de foi qu'Elie ?

b) L'autre passage souvent cité par les Pentecôtistes est celui-

ci : « Quelqu'un parmi vous est-il malade ? qu'il appelle les anciens de l'Eglise, et que ceux-ci prient pour lui, après l'avoir oint d'huile au nom du Seigneur. La prière de la foi sauvera le malade et le Seigneur le relèvera ; et, s'il a commis des péchés, ils lui seront pardonnés. » (Jacques V : 14, 15).

Ici encore nous sommes en face d'une possibilité de Dieu, mais non d'une règle absolue. Dieu peut guérir le malade en réponse à la prière de la foi, mais rien ne nous autorise à dire qu'il le fasse *toujours*. Le malade, une fois guéri, finira, lui aussi, par mourir. Dira-t-on qu'il ne pourra mourir que de vieillesse ou d'accident ? Même les ressuscités, Lazarej Dorcas, la petite fille de Jaïrus ont fini par mourir.

Si l'on considère ce verset comme exprimant une loi absolue du Royaume de Dieu, il faut aussi considérer le cas d'Elie (donné au verset 17), comme une règle intangible. « Elie pria, demandant avec instance qu'il ne plût pas, et il ne plut pas sur la terre pendant trois ans et demi ; puis il pria de nouveau, et le ciel donna de la pluie et la terre produisit son fruit. » Disons-nous que tous les croyants doivent s'attendre à de pareils

miracles ? Oublierons-nous que l'Epître de Jacques est, dans son ensemble, une exhortation à la patience dans les épreuves bien plus qu'une promesse de délivrances physiques ? Dans ce même chapitre V, Jacques s'écrit : « Frères, prenez pour modèle de *souffrance* et de *patience* les prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur ; vous savez que nous déclarons bienheureux ceux qui ont souffert avec constance. » (V : 10, 11).

Enfin, remarquons que ce verset de Jacques (14-15) est anti-pentecôtiste en ce sens qu'il admet la possibilité pour le chrétien fidèle d'être malade. « Quelqu'un *parmi vous* est-il malade ? » Et cette possibilité de maladie est indiquée après celle de la souffrance et de la joie : « Quelqu'un parmi vous souffre-t-il ? Quelqu'un est-il dans la joie ? » 11 n'est pas plus étonnant,

d'après saint Jacques, de voir le chrétien malade que de le voir dans la souffrance ou dans la joie. Loin d'associer étroitement la maladie au péché, comme le font les Pentecôtistes, Jacques la considère comme une dispensation providentielle au même titre que la souffrance ou la joie. Cela est si vrai qu'il ajoute :



« Et, sz le malade a commis des péchés, ils « lui » seront pardonnés. » Ce si indique clairement que l'on peut être malade sans avoir commis des péchés.

Encore une fois il n'est pas biblique de mettre les délivrances d'ordre physique sur le même pied que les délivrances d'ordre spirituel ; de prendre les mêmes promesses pour « l'homme extérieur » que pour « l'homme intérieur ». Cet absolutisme n'est conforme ni à la Bible ni à l'expérience d'une multitude de vrais enfants de Dieu à travers les âges.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	3
INTRODUCTION	5
PREMIÈRE PARTIE	
Pentecôtisme et Santé	
A. Sanlé et sainteté	7
B. Maladie et Rédemption	10
C. La maladie et Satan...	13
DEUXIÈME PARTIE	
Pentecôtisme et don de guérison	
A. Les guérisons	-
B. L'imitation de Jésus-Christ	-
C. L'appel au secours humain	23
D. L'exorcisme	25
TROISIÈME PARTIE	
Pentecôtisme et Réveil	
A. Les deux Réveils	27
B. Le don des langues	33
C. Les signes de la Pentecôte....	35
D. Le Baptême du Saint-Esprit	36
E. L'imposition des mains	49
F. La notion Pentecôtiste de la Foi	41
G. La notion Pentecôtiste du surnaturel	46
CONCLUSION	
APPENDICE	53

A. Un livre du principal JefTreys	• 53,
B. Deux passages souvent cités	3Q

W. GUITON

<i>La Réforme à Paris, xvi^o et xvn^c</i>	12 fr.
<i>Le cri des Pierres</i>	12 »
<i>Le Nouveau Testament et la critique</i>	10 »
<i>Introduction à la Bible _____*</i>	10 »

<i>DÉLIA, dite « l'Oiseau Bleu » (Mme WHITTEMORE)</i>	
<i>3^e édition. Histoire vraie, une preuve vivante de</i>	
<i>l'Evangile du Salut</i>	1 »

POUR LES ENFANTS

<i>Le Secret de Perle (Mme H. TAYLOR). Histoire vraie..</i>	5 »
<i>Christie et son orgue (WALTON)</i>	5 »
<i>C'est la nuit de Noël</i>	1 »

AJOUTER 10 0/0 POUR FRAIS DE PORT

LES BONS SEMEURS

56, rue Vauvenargues, Paris (18^e)

Ch. postal 1556-58 Paris